
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01552713 8

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME CINQUIEME.



L. Dalmer Sculp.

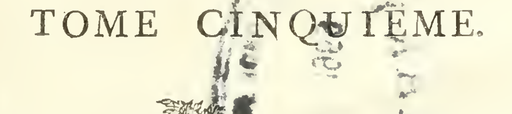
Les Espagnols se rendent maitres de Montezuma dans Mexico même,

L. II Pag. 365

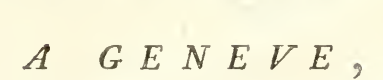
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

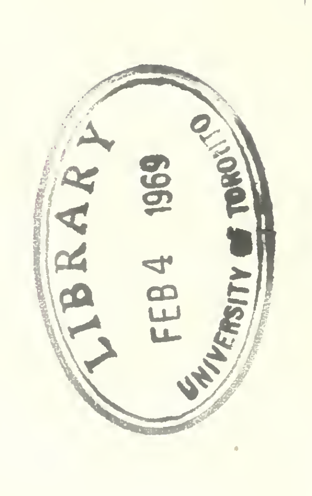


TOME CINQUIÈME.



A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de
la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.


LIBRARY
FEB 4 1969
UNIVERSITY OF TORONTO



TABLE

DES

INDICATIONS.

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

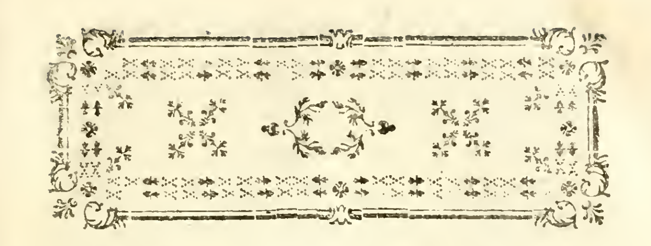


LIVRE DIXIEME.

Etablissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

Fin de la Table du tome cinquième.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIÈME.

Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

I. Les Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies?

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, & les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être la plus intéressante & la moins difficile à suivre. Les

caufes conftantes font fixées fur la partie du globe qu'il habite. Les caufes variables font confignées dans fes annales, & manifeftées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces caufes agiffent contradictoirement, la nation eft infenfée. Elle ne commence à prendre l'efprit qui lui convient, qu'au moment où fes principes fpéculatifs confpirent avec fa pofition phyfique. C'eft alors qu'elle s'avance à grands pas vers la fplendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut fe promettre du libre ufage de fes reffources locales.

Mais cet efprit, qui doit préfider au confeil des peuples, & qui n'y préfide pas toujours, ne règle prefque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des paffions qui les tourmentent ou les aveuglent; & il n'en eft prefque aucun qui n'élevât fa profpérité fur la ruine publique. Les métropoles des empires font les foyers de l'efprit national, c'eft-à-dire, les endroits où il fe montre avec le plus d'énergie dans le difcours, & où il eft le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonftances rares, où il s'agit du falut général. A mefure que la diftance de

la capitale s'accroît, ce masque se détache. Il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il ? rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes & les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est foible ; violent quand il est fort ; pressé d'acquérir, pressé de jouir ; & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile & moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes ? Les hommes auroient épousé les femmes, les femmes auroient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt & le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers &

des naturels du pays, une ſeule & même famille.

Dans cette liaiſon intime, l'habitant ſauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts & les connoiſſances qu'on lui portoit étoient très-favorables à l'amélioration de ſon ſort. Il eût pris la plus haute opinion des inſtituteurs ſupplians & modérés que les flots lui auroient amenés, & il ſe ſeroit livré à eux ſans réſerve.

De cette heureuſe confiance ſeroit ſortie la paix, qui auroit été impraticable, ſi les nouveaux venus fuſſent arrivés avec le ton impérieux & le ton impoſant de maîtres & d'uſurpateurs. Le commerce s'établit ſans trouble entre des hommes qui ont des beſoins réciproques ; & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des freres, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduiſent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe, par la raiſon qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un empire, lorſque le gouvernement l'abandonne à elle-même, & que l'intolérance & la folie des prêtres n'en font pas un inſtrument de diſcorde. Pareillement

la civilisation suit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impérieux des sens. Point d'armes, point de soldats : mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

II. Par qui & comment fut découvert le Brésil.

C'est un continent immense, borné au Nord par la rivière des Amazones ; au Sud, par la rivière de la Plata ; à l'Est par la mer ; au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières & de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue, le seul établisse-

ment qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objets par inconstance, se repose par lassitude ou par ennui, & est jetté dans l'inaction par une infinité de causes morales & physiques, domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmillière innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens & qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir & par la seule raison qu'ils ont des yeux, c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au

quinzième degré de latitude auſtrale, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit poſſeſſion du pays ſans y former d'établiſſement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui de Bréſil; parce que le bois ainſi appellé, étoit la production du pays la plus précieuſe pour les Européens, qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on lui donna le même nom, comme les Eſpagnols, avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres diſtinguèrent ſeulement ces régions par le ſurnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes, aſſignés au haſard par des ignorants, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangères, aux qualités phyſiques des objets déſignés. Rien

de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite, pour ainſi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra ſon empire, & retablira les choſes dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas auſſi confuſe, auſſi inexplicable pour ſes habitans, que l'eſt aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine ? Ainſi les hommes, & leurs connoiſſances, & leurs conjectures, ſoit vers le paſſé, ſoit vers l'avenir, ſont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entière, qui ſuit ſon cours, ſans égard à nos projets & à nos penſées, peut-être même à notre exiſtence, qui n'eſt qu'une ſuite momentanée d'un ordre paſſager comme elle.

III. Quels furent les premiers habitans que le

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence d'inſtabilité des deſſeins & des meſures de l'homme dans ſes plus grandes entrepriſes, ſon aveuglement dans

ſes recherches, & plus encore l'uſage de ſes découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait viſiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Bréſil, & qu'on crut s'être aſſuré qu'il n'y avoit ni or, ni argent, elle les mépriſa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches. Portugal donna au Bréſil.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuiſît au commerce qu'on en faiſoit par les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique;

mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haîne nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, ſi enracinée, qu'il n'eſt pas poſſible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voiſin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en déteſtoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractère, ſoit conformité de circonſtances, ils ont pris les plus mauvaiſes de ſes inſtitutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquiſition.

Ce tribunal de ſang, érigé en Eſpagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatiſme, ſous le règne de Ferdinand & d'Iſabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord ſon autorité, enſuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes, dont il faiſoit brûler la dixième partie, & reléguoit le reſte en Afrique ou dans le Bréſil. Il attaqua

avec fureur ceux qui étoient ſoupçonnés de pédéraſtie : déſordre nouveau dans l'état, mais inſéparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il pourſuivit les ſorciers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient auſſi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote & barbare ; les mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs ſurtout, que leurs richeſſes rendoient plus ſuſpects.

On ſait que lorſque cette nation, longtems concentrée dans un petit & miſérable coin de terre, fut diſperſée par les Romains, pluſieurs de ſes membres ſe réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Eſpagnes. On les laiſſoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorſque ce pays eut recouvré ſon indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppreſſion n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirâſſent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnèrent à ſortir d'Eſpagne ou à changer de culte. Chaque famille paya ſon

aſyle en Portugal, de vingt livres. La ſuperſtition arma bientôt Jean III contre cette nation rrop perſécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la reduiſit enſuite à l'eſclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refuſèrent de ſe faire chrétiens: mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tardèrent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie, dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'inquiſition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils eſpérèrent que 250,000 livres qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II, qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état eccléſiaſtique, ni dans les charges civiles. Ce ſceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainſi dire, ſur le front de tous les nouveaux

chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les Juifs, que l'inquisition poursuivoit sans relâche, étoient exilés, en grand nombre dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sang-sues insatiables, ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jetter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie.

IV.
La cour de Lisbonne partage le Bréfil entre plufieurs grands feigneurs.

L'opinion du miniftère devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands feigneurs s'animèrent de ce nouvel efprit. Le gouvernement accorda fucceffivement à ceux d'entre eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un efpace de quarante ou cinquante lieues fur les côtes, avec une extenfion illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorifoit à traiter le peuple affujetti de la manière qui leur conviendroit. Ils pouvoient difpofer du fol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies feulement & moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions : prérogatives que la couronne fe réferva. Pour perdre des fiefs fi utiles & fi honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laiffer fans défenfe, n'avoir point d'enfant mâle, ou fe rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient follicité & obtenu ces provinces s'attendoient bien à s'en mettre

en possession, sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il falloit dompter.

V. Caractères & usages des peuples qu'on vouloit assujettir à la domination Portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société. Sa foiblesse & ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cens mille ames: ce sont des monstres dans la nature. Ce n'est point elle qui les forme. C'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrège; les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes & funestes entassemens d'hommes sont encore un des

fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle & grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser. Chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières; quelques-unes sédentaires; un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient divisées par des haînes ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tiroit sa subsistance de

la

la chaſſe & de la pêche ; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être & de vivre ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les Bréſiliens étoient en général de la taille des Européens, mais ils étoient moins robuſtes. Ils avoient auſſi moins de maladies, & vivoient long-tems. Ils ne connoiſſoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs, & les hommes les tenoient courts ; les femmes portoient en braſſelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portoient en collier ; les femmes peignoient leur viſage, au lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaſte continent avoit ſon idiôme particulier, aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abſtraites & univerſelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, étoit la preuve du peu de progrès qu'y avoit fait l'eſprit humain. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres prouvoit que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Bréſiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domeſtiques, on vivoit de coquillages ſur les bords de la mer, de pêche près des rivières, & dans les forêts de chaſſe. Le vuide, que laiſſoient trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, étoit rempli par le manioc & par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danſe. Leurs chanſons n'étoient qu'une longue tenue, ſans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement ſur leurs amours ou ſur leurs exploits guerriers. La danſe & le chant ſont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce ſont preſque des ſignes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendreſſe & du plaiſir. Nous apprenons ſous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le ſauvage n'a d'autre maître que ſa paſſion, ſon cœur & la nature. Ce qu'il ſent, nous le ſimulons. Auſſi le ſauvage qui chante ou qui danſe eſt-il toujours heureux.

La tranquillité perſonnelle des Bréſiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée :

mais celle de leurs petites sociétés l'étoit quelquefois par des devins qui avoient surpris leur crédulité. De tems en tems, on massacroit ces imposteurs, ce qui arrêtoit un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance & de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connoissance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet aveuglement & l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit constituer une société raisonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déserts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui, dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme & dans les mauvais passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles, son caractère, ses

usages & ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi, l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient, en soupirant, sur ses premières années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit, sans cesse, l'image de son berceau, & le retient ou le ramène dans sa patrie: tandis que le sauvage, qui jouit, à chaque

époque de ſa vie, des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au deſir qu'il éprouve ; ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même & que ſa patrie eſt par-tout.

Quoique la tranquillité des Bréſiliens n'eût pour baſe des loix d'aucune eſpèce, rien, dans leurs petites ſociétés, n'étoit ſi rare que des diſſenſions. Si l'ivreſſe ou un malheureux haſard enfantoient une querelle & que quelqu'un y pérît, le meurtrier étoit livré aux parens du mort, qui l'immoloient à leur vengeance ſans délibérer. Les deux familles s'aſſembloient enſuite & ſe réconcilioient dans la joie d'un feſtin bruyant.

Tout Bréſilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit ou qu'il pouvoit s'en procurer, & les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée étoient, par une coutume aſſez généralement reçue, punies du dernier ſupplice, & l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les mères, après leur couche, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux ;

& portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprenoient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées; parce que les premières nourissent toutes leurs enfans, & que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, & les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos, après l'enfantement, loin de leur être nécessaire, leur deviendroit aussi funeste qu'il le seroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous sentons le besoin de l'exercice. Nous allons chercher la santé à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de mères, en allaitant elles-mêmes leurs enfans. Ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que signifient ces utiles & sages innovations? Si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscrétement des loix de la

nature, ſans nuire à ſon bonheur. Dans tous les ſiècles à venir, l'homme ſauvage s'avancera pas à pas vers l'état civiliſé. L'homme civiliſé reviendra vers ſon état primitif; d'où le philoſophe conclura qu'il exiſte dans l'intervalle qui les ſépare un point où réſide la félicité de l'eſpèce. Mais qui eſt-ce qui fixera ce point? Et s'il étoit fixé, quelle ſeroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme?

Les voyageurs étoient reçus au Bréſil avec des égards marqués. Ils ſe voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expreſſions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter: mais c'étoit un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit eſpérer un traitement plus agréable. Cette hoſpitalité eſt un des plus ſûrs indices de l'inſtinct & de la deſtination de l'homme pour la ſociabilité.

Née de la commiſération naturelle, l'hoſpitalité fut générale dans les premiers tems. Ce fut preſque l'unique lien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes,

les plus révérées & les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, & il disoit. « Je suis un tel, fils d'un » tel, petit-fils d'un tel; je viens pour telle » ou telle raison »; & il arrangeoit son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, & il ajoutoit. « Re» cevez-moi : car si vous, ou vos enfans, » ou les enfans de vos enfans sont jamais » conduits par le malheur dans mon pays, » ils me nommeront, & les miens les rece» vront ». On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte ; il en étoit traité comme un des membres de la famille ; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-

dieux du paganiſme, fruit du libertinage & de l'hoſpitalité. La plupart dûrent la naiſſance à des paſſagers à qui l'on avoit accordé le coucher & qu'on ne revit plus.

Qu'il ſoit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état reſſemble au poſſeſſeur d'une habitation immenſe qui, au lieu de s'aſſeoir à côté de ſa femme, au milieu de ſes enfans, emploieroit toute ſa vie à viſiter ſes appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition, la miſere, la curioſité, je ne ſais quelle inquiétude d'eſprit, le deſir de connoître & de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur uſé, ont expatrié & expatrieront les hommes dans tous les tems.

Mais dans les ſiècles antérieurs à la civiliſation, au commerce, à l'invention des ſignes repréſentatifs de la richeſſe, lorſque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'aſyle au voyageur, l'hoſpitalité y ſuppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette ſacrée que les deſcendans de l'homme accueilli acquittoient ſouvent après le laps de pluſieurs ſiècles. De retour dans ſon pays, il ſe plaiſoit à raconter les marques de bien-

veillance qu'il avoit reçues ; & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes ſe ſont affoiblies, à meſure que la communication des peuples s'eſt facilitée. Des hommes induſtrieux, rapaces & vils ont formé de tous côtés des établiſſemens, où l'on deſcend, où l'on ordonne, où l'on diſpoſe des commodités de la vie, comme chez ſoi. Le maître de la maiſon ou l'hôte n'eſt ni votre bienfaiteur, ni votre frère, ni votre ami. C'eſt votre premier domeſtique. L'or que vous lui préſentez vous autoriſe à le traiter comme il vous plaît. C'eſt de votre argent & non de vos égards qu'il ſe ſoucie. Lorſque vous êtes ſorti, il ne ſe ſouvient plus de vous ; & vous ne vous ſouvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou ſatisfait. La ſainte hoſpitalité, éteinte par-tout où la police & les inſtitutions ſociales ont fait des progrès, ne ſe retrouve plus que chez les nations ſauvages & d'une manière plus marquée au Bréſil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foibleſſe qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui

nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, les Bréſiliens regardoient les leurs avec attendriſſement, racontoient leurs exploits avec complaiſance, louoient leurs vertus avec tranſport. On les enterroit debout dans une foſſe ronde. Si c'étoit un chef de famille, on enſeveliſſoit avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſes armes. Lorſqu'une peuplade changeoit de demeure, ce qui arrivoit ſouvent ſans d'autre motif que la fantaiſie de ſe déplacer, chaque famille mettoit des pierres remarquables ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approchoit de ces monumens de douleur, ſans pouſſer des cris effrayans, aſſez ſemblables à ceux dont on faiſoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduiſoient jamais les Bréſiliens à la guerre. Le deſir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs diviſions les plus ſanglantes. Ils avoient pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidoient les hoſtilités, qui donnoient le ſignal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnoient aux expreſſions d'une haîne im-

placable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entières. Elles rendoient vraisemblables celles qu'on lit dans Homère & dans les historiens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans étoient armés d'une massue, de bois d'ébène, qui avoit six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs flèches étoient du même bois. Ils avoient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valoient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étoient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition se réduisoit à faire des prisonniers. Ils étoient égorgés & mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhor-

toient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour ſe régaler ſouvent d'un mets ſi honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faiſoit jamais dévorer ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Bréſiliens ſe bornoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le ſort des priſonniers de guerre a ſuivi les différens âges de la raiſon. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les reſtituent, lorſque la paix a ſuccédé aux hoſtilités. Les peuples, à demi-barbares, ſe les approprient & les réduiſent en eſclavage. Les ſauvages ordinaires les maſſacrent, ſans les tourmenter. Les plus ſauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'eſt leur exécrable droit des gens.

Cette antropophagie a long-tems paſſé pour une chimère dans l'eſprit de quelques ſceptiques. Ils ne pouvoient ſe perſuader que le beſoin eût réduit aucune nation à la cruelle néceſſité de ſe repaître des entrailles de l'homme; & ils croyoient encore moins qu'on ſe fût porté à cette atrocité ſans y être forcé par une privation abſolue de tous

les ſoutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus impoſans, des relations plus authentiques ont diſſipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philoſophes qui cherchoient à juſtifier cette pratique de pluſieurs peuples ſauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des ſouverains qui, par un caprice, envoyoient leurs malheureux ſujets aux boucheries de la guerre : mais ils ont penſé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet uſage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale : mais combien les conſéquences n'en feroient-elles pas pernicieuſes? Quand vous aurez autoriſé l'homme à manger la chair de l'homme, ſi ſon palais y trouve de la ſaveur, il ne vous reſtera plus qu'à rendre la vapeur du ſang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs ſur la ſurface du globe; & arrêtez vos regards ſur l'eſpèce humaine, ſi vous pouvez en ſupporter le ſpectacle.

Au Bréſil, les têtes des ennemis, maſſa-

crés dans le combat ou immolés après l'action, étoient conservées très-précieusement. On les montroit avec ostentation, comme des monumens de valeur & de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, & plus leur gloire étoit grande.

VI. Ascendant des missionnaires sur les naturels du Brésil, & sur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des sauvages contre les armes & la discipline de l'Europe? Un assez grand nombre avoit subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces

missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant, pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur

père

père dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mystères de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Bréfiliens, dont ils avoient au-moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les pro-

grès que les Jésuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si, formés en société dans la cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques; s'ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, & tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connoissances & les persécuteurs de la philosophie; s'ils avoient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre; s'ils avoient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance; si leurs chefs n'avoient pas

abusé des vertus même de la plupart des membres : l'ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être néceſſaire. Le dix-huitième ſiècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné ſon anéantiſſement. L'univers continueroit à être arroſé de leurs ſueurs & fécondé par leurs entrepriſes.

Les Bréſiliens avoient eu trop ſujet de haïr les Européens, pour ne pas ſe défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de juſtice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiſſement de Saint-Vincent ſur la côte de la mer, au vingt-quatrième degré de latitude auſtrale. Là, ils commerçoient paiſiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréſil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaiſon n'empêcha pas qu'on n'enlevât ſoixante-dix hommes pour en faire des eſclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les priſonniers où il les avoit pris, & à faire les excuſes qu'exigeoit une ſi grande inſulte. Deux Jéſuites,

chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnèrent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie: « Mes pères, leur dit-il, nous con-
» sentons à oublier le passé, & à faire une
» nouvelle alliance avec les Portugais: mais
» qu'ils soient désormais plus modérés &
» plus fidèles aux droits des nations, qu'ils
» ne l'ont été. Notre attachement mérite
» au-moins de l'équité. On nous traite de
» barbares, cependant nous respectons la
» justice & nos amis ». Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit :
« Si vous doutez de la bonne-foi des Cariges,
» je vais vous en donner une preuve. J'ai
» un neveu que j'aime tendrement; il est
» l'espérance de ma maison, & fait les dé-
» lices de sa mère : elle mourroit de dou-
» leur, si elle perdoit son fils. Je veux ce-
» pendant vous le donner en ôtage. Amenez-
» le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez
» soin de son éducation, instruisez-le de

» votre religion. Que ses mœurs soient » douces ; qu'elles soient pures. J'espère » qu'à votre retour, vous m'instruirez aussi, » & que vous me rendrez à la lumière ». Plusieurs Cariges imitèrent cet exemple, & envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement : mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchâssent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années des cannes à sucre avoient été portées de Madère au Brésil dont le sol & le climat s'étoient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-foible : mais on n'eut pas plutôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenoient de jour en jour plus considérables, parce

que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine, devenoit de plus en plus un objet de volupté.

VII. Irruptions des François dans le Brésil.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tentèrent successivement de former trois ou quatre établissemens au Brésil. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit, il y a deux siècles, la langue Françoise, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

« Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlocuteurs, fort ébahis de voir les François prendre tant de peine d'aller querir leur bois, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette demande. Que

» veut dire, que vous autres François venez
» de ſi loin querir du bois pour vous chauffer?
» N'y en a-t-il point en votre terre? A quoi
» lui ayant répondu qu'oui, & en grande
» quantité, mais non pas de telle ſorte que
» le leur, lequel nous ne brûlions pas comme
» il penſoit; ainſi comme eux-mêmes en
» uſoient pour teindre leurs cordons & plu-
» mages, les nôtres l'amenoient pour faire
» la teinture. Il me répliqua: Voire, mais
» vous en faut-il tant? Oui, lui dis-je; car
» y ayant tel marchand en notre pays qui a
» plus de friſes & de draps rouges que vous
» n'en avez jamais vu par deçà, un ſeul
» achetera tout le bois dont pluſieurs na-
» vires s'en retournent chargés. Ha, ha! dit
» le ſauvage, tu me contes merveilles! Puis
» penſant bien à ce que je lui venois de
» dire, plus outre dit: mais cet homme
» tant riche dont tu parles, ne meurt-il point?
» Si fait, ſi fait, lui dis-je, auſſi-bien que
» les autres. Sur quoi, comme ils ſont grands
» diſcoureurs, il me demanda de rechef:
» Et quand doncques il eſt mort, à qui eſt
» tout le bien qu'il laiſſe? A ſes enfans, lui
» dis-je, s'il en a; & à défaut d'iceux, à

» ſes frères, ſœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure cognois-je que vous autres François êtes de grands fols; car vous faut-il tant travailler à paſſer la mer pour amaſſer des richeſſes à ceux qui ſurvivent après vous, comme ſi la terre qui vous a nourris n'étoit point ſuffiſante auſſi pour les nourrir? Nous avons des enfans & des parens, leſquels, comme tu vois, nous aimons; mais parce que nous ſommes aſſurés qu'après notre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira, certes nous nous repoſons ſur cela ».

VIII. Conquêtes des Hollandois dans le Brefil.

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangère aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes, dont la ſoif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par haſard, & commerçans par néceſſité, furent plus conſtans & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes

ſur le Bréſil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt ſecouer le joug de l'Eſpagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les hiſtoires ſont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui ſoulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées ſous un ſceptre de fer: mais les plus pauvres, celles qui étoient comme ſubmergées, réuſſirent par des efforts plus qu'humains à aſſurer leur indépendance. Lorſque leur liberté fut ſolidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi ſur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, juſques aux Moluques, qui faiſoient partie de la domination Eſpagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ſes poſſeſſions. La trève de 1609 donna à cette entreprenante & heureuſe république, le tems de mûrir ſes nouveaux projets. Ils éclatèrent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on eſpéra les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique, compriſes dans ſon privilège, qu'avoit eus en Aſie celle des Indes Orien-

tales. Les opérations de la nouvelle ſociété commencèrent par l'attaque du Bréſil.

On avoit les lumières néceſſaires pour ſe bien conduire. Quelques navigateurs Hollandois avoient haſardé d'y aller, ſans être arrêtés par la loi qui en interdiſoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, ſuivant l'uſage de leur nation, ils offroient leurs marchandiſes à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une eſpèce d'anarchie; que la domination étrangère y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt perſonnel y avoit corrompu tous les eſprits; que les ſoldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié juſqu'aux premières notions de la guerre; & qu'il ſuffiroit de ſe préſenter avec des forces un peu conſidérables, pour ſurmonter infailliblement les légers obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la conquête d'une région ſi riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit à la vue

de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province, quoique la plus étendue & la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de réſiſtance.

C'étoit un terrible revers: mais il n'affligea point le conſeil d'Eſpagne. Depuis que cette couronne avoit ſubjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples auſſi ſoumis qu'elle l'eut voulu. Un déſaſtre qui pouvoit les rendre plus dépendans lui parut un grand avantage; & ſes miniſtres ſe félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occaſion d'agraver le joug de leur deſpotiſme.

Sans avoir des idées plus juſtes ni des ſentimens plus nobles, Philippe penſa que la majeſté du trône exigeoit de lui quelques démonſtrations, quelques bienſéances. Il écrivit aux Portugais les plus diſtingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonſtances. Ils y étoient diſpoſés. L'intérêt perſonnel, le zèle pour la patrie, le deſir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguèrent. D'autres levèrent des troupes. Tous vouloient ſervir. En trois mois

on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cens hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misère, forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient

s'élever, en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires, dont la dépense montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt

pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1633, 1634 & 1635 les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offroit le plus de denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, & charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se met en campagne. On lui oppose successivement

Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Bréſilien Cameron, l'idole des ſiens, paſſionné pour les Portugais, brave, actif, ruſé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre ſous de bons maîtres. Tous ces différens chefs ſe donnent de grands mouvemens, pour couvrir les poſſeſſions dont on leur avoit confié la défenſe. Leurs efforts ſont inutiles. Les Hollandois achèvent de ſe rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador juſqu'à l'Amazone.

IX. Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, ſur les ſuccès d'une nation hérétique.

Ce fut dans ces circonſtances qu'un Jéſuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le diſcours le plus véhément & le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La ſingularité de ce ſermon ſera peut-être excuſer la longue analyſe que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du pſeaume 43, où le prophête s'adreſſant à Dieu, lui dit: « Réveille-toi, Seigneur; pourquoi t'es-tu » endormi? pourquoi as-tu détourné ta face » de nous? pourquoi as-tu oublié notre » miſère & nos tribulations? Réveille-toi;

» viens à notre ſecours. Songe à la gloire de
» ton nom, & ſauve-nous ».

« C'eſt par ces paroles, remplies d'une
» pieuſe fermeté, d'une religieuſe audace;
» c'eſt ainſi, dit l'orateur, qu'en proteſtant
» plutôt qu'en priant, le prophête roi parle
» à Dieu. Le tems & les circonſtances ſont
» les mêmes; & j'oſerai dire auſſi : réveille-
» toi. Pourquoi t'es-tu endormi » ?

Vieira reprend ſon texte; & après avoir démontré la conformité des malheurs d'Iſraël & des Portugais, il ajoute : « Ce ne ſont
» donc point les peuples que je prêcherai
» aujourd'hui. Ma voix & mes paroles s'élè-
» veront plus haut. J'aſpire dans ce moment
» à pénétrer juſque dans le ſein de la divi-
» nité. C'eſt le dernier jour de la quinzaine
» que dans toutes les égliſes de la métro-
» pole on a deſtiné à des prières devant
» les ſacrés autels; & puiſque ce jour eſt le
» dernier, il convient de recourir au ſeul
» & dernier remède. Les orateurs évangé-
» liques ont travaillé vainement à vous
» amener à réſipiſcence. Puiſque vous avez
» été ſourds, puiſqu'ils ne vous ont pas con-
» verti, c'eſt toi, Seigneur, que je conver-

» tirai ;

» tirai ; & quoique nous soyons les pécheurs,
» c'est toi qui te repentiras.

» Lorsque les enfans d'Israël eurent commis
» le crime dans le désert, en adorant le veau
» d'or, tu révélas leur faute à Moïse, & tu
» ajoutas, dans ton courroux, que tu vou-
» lois anéantir ces ingrats. Moïse te dit : &
» pourquoi ton indignation contre ton peu-
» ple ? Avant que de sévir, considère ce
» qu'il est à-propos que tu fasses. Veux-tu
» que l'Egyptien t'accuse de ne nous avoir
» malicieusement tirés de l'esclavage que
» pour nous exterminer dans les montagnes ?
» Songe à la gloire de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïse, & telle
» sera la mienne. Tu te repentis du projet
» que tu avois formé. Tu es le même. Mes
» raisons sont plus fortes que celles du lé-
» gislateur des Hébreux. Elles auront le
» même effet sur toi ; & si tu as formé le
» projet de nous perdre tu t'en repentiras.
» Ignores-tu que l'hérétique enflé des succès
» que tu lui accordes, a déja dit que c'est
» à la fausseté de notre culte qu'il doit ta
» protection & ses victoires ? Et que veux-
» tu qu'en pensent les Gentils qui nous

» environnent, le Talapoin qui ne te con-
» noît pas encore, l'inconſtant Indien, l'igno-
» rant & ſtupide Egyptien, à peine mouillé
» des eaux du baptême ? Les peuples ſont-
» ils capables de ſonder & d'adorer la pro-
» fondeur de tes jugemens ? Réveille-toi
» donc ; & ſi tu prends quelque ſoin de ta
» gloire, ne ſouffre pas qu'on puiſe dans
» nos défaites des argumens contre notre
» croyance. Réveille-toi ; & que les tem-
» pêtes qui ont diſſipé nos flottes, diſſipent
» celles de notre ennemi commun : que la
» peſte, que les maladies qui ont fondu nos
» armées, fondent les ſiennes ; & puiſque
» les conſeils des hommes ſe corrompent,
» quand il te plaît, remplis les ſiens de
» ténèbres & de confuſion.

» Joſué étoit plus ſaint & plus patient
» que nous. Cependant ſon langage ne fut
» pas autre que le mien, & la circonſtance
» étoit bien moins importante. Il traverſe
» le Jourdain ; il attaque la ville de Haï ; ſes
» troupes ſont diſperſées. Sa perte fut mé-
» diocre ; & le voilà qui déchire ſes vête-
» mens, qui ſe roule à terre, qui ſe répand
» en plaintes amères, qui s'écrie : *Et pour-*

» *quoi nous faire passer le Jourdain? Dis Sei-*
» *gneur, étoit-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen?*
» Et moi, lorsqu'il s'agit d'un peuple im-
» mense, dans une vaste contrée, je ne
» m'écrierai pas : Ne nous as-tu donné ces
» contrées que pour nous les ôter? Si tu
» les destinois au Hollandois, que ne l'ap-
» pellois-tu lorsqu'elles étoient incultes?
» L'hérétique t'a-t-il rendu de si grands ser-
» vices, & sommes-nous si vils à tes yeux
» que tu nous aies tirés de notre contrée
» pour être ici son défricheur, pour lui
» bâtir des villes, pour l'enrichir par nos
» travaux? Voilà donc le dédommagement
» que tu avois attaché dans ton cœur à tant
» d'hommes égorgés sur la terre, & perdus
» sur les eaux? Cela sera pourtant si tu l'as
» résolu. Mais je te préviens que ceux que
» tu rejettes, que tu accables aujourd'hui,
» demain tu les rechercheras sans les trouver.

» Job, écrasé de malheurs, conteste
» avec toi. Tu ne veux pas, sans doute,
» que nous soyons plus insensibles que lui.
» Il te dit : *Puisque tu as décidé ma perte,*
» *consomme-la ; tues-moi, anéantis-moi ; que*
» *je sois inhumé & réduit en poussière ; j'y con-*

» *sens : mais demain, tu me chercheras & tu ne*
» *me trouveras plus. Tu auras des Sabéens, des*
» *Chaldéens, des blasphémateurs de ton nom :*
» *mais Job, mais le serviteur fidèle qui t'adore,*
» *tu ne l'auras plus.*

» Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job : » embrâse, détruis, consume-nous tous : » mais un jour, mais demain tu chercheras » des Portugais & tu en chercheras vai- » nement. A ton avis, la Hollande te four- » nira des conquérans apostoliques qui por- » teront, au péril de leur vie, par toute » la terre, l'étendard de la croix ? La Hol- » lande te formera un séminaire de prédi- » cateurs apostoliques qui courront arroser » de leur sang des contrées barbares pour » les intérêts de ta foi ? La Hollande t'éle- » vera des temples qui te plaisent, te cons- » truira des autels sur lesquels tu descen- » des, te consacrera de vrais ministres, » t'offrira le grand sacrifice, & te rendra le » culte digne de toi ? Oui, oui ? Le culte que » tu en recevras, ce sera celui qu'elle pra- » tique journellement à Amsterdam, à Mid- » delbourg, à Flessingue, & dans les autres » cantons de cet enfer humide & froid.

» Je sais bien, Seigneur, que la pro-
» pagation de ta foi & les intérêts de ta
» gloire ne dépendent pas de nous ; & que
» quand il n'y auroit point d'hommes, ta
» puissance animant les pierres en susciteroit
» des enfans d'Abraham. Mais je sais aussi
» que depuis Adam, tu n'as point créé
» d'hommes d'une espèce nouvelle ; que tu
» te sers de ceux qui sont, & que tu n'ad-
» mets à tes desseins les moins bons qu'au
» défaut de meilleurs. Témoin la parabole
» du banquet : *Faites entrer les aveugles & les*
» *boiteux*. Voilà la marche de ta providence.
» La changes-tu aujourd'hui ? Nous avons
» été les conviés ; nous n'avons pas refusé
» de nous rendre au festin, & tu nous pré-
» fères des aveugles, des boiteux : des lu-
» thériens, des calvinistes, aveugles dans
» la foi, boiteux dans les œuvres !

» Si nous sommes assez malheureux pour
» que le Hollandois se rende maître du
» Brésil, ce que je te représente avec
» humilité, mais très-sérieusement, c'est d'y
» bien regarder avant l'exécution de ton
» arrêt. Pese scrupuleusement ce qui pourra
» t'en arriver. Consulte-toi pendant qu'il

» en eſt encore tems. Si tu as à te repentir ;
» il vaut mieux que ce ſoit à préſent que
» quand le mal ſera ſans remède. Tu vois
» ou j'en veux venir, & les raiſons priſes
» dans ta propre conduite de la remontrance
» que je te fais. Avant le déluge, tu étois
» auſſi très-courroucé contre le genre-hu-
» main. Noé eut beau te prier pendant un
» ſiècle. Tu perſiſtas dans ta colère. Les
» cataractes du ciel ſe rompent enfin. Les
» eaux ont ſurmonté les ſommets des mon-
» tagnes. La terre entière eſt inondée ; &
» ta juſtice eſt ſatisfaite. Mais trois jours
» après ; lorſque les corps ſurnagèrent ;
» lorſque tes yeux s'arrêtèrent ſur la mul-
» titude des cadavres livides ; lorſque la
» ſurface des mers t'offrit le ſpectacle le plus
„ triſte, le plus affreux ſpectacle qui eût
„ jamais affligé les regards des anges : que
„ devins-tu ? Frappé de ce tableau, comme
„ ſi tu ne l'avois pas prévu, tes entrailles
„ s'émurent de douleur. Tu te repentis d'a-
„ voir fait le monde. Tu eus des regrets
„ ſur le paſſé. Tu pris des réſolutions pour
„ l'avenir. Voilà comme tu es ; & puiſque
„ c'eſt-là ton caractère, pourquoi ne pas

„ te ménager toi-même en nous épargnant ? „ Pourquoi faire à présent le furibond, si „ ton cœur en doit murmurer ; si l'exécu- „ tion des arrêts de ta justice doit affliger „ ta bonté ? Songes-y avant de commencer „ & considère les suites du nouveau déluge „ que tu as projetté. Je vais te les peindre.

„ La Bahia & le reste du Brésil sont deve- „ nus la proie des Hollandois ; je le suppose. „ Vois-les. Ils entrent dans cette ville „ avec la fureur de conquérans, avec la rage „ d'hérétiques. Vois que ni l'âge, ni le sexe „ ne sont épargnés. Vois le sang qui coule. „ Vois les coupables, les innocens, les „ femmes, les enfans passés au fil de l'épée, „ égorgés les uns sur les autres. Vois les „ larmes des vierges qui pleurent l'injure „ qu'elles ont soufferte. Vois les vieillards „ traînés par les cheveux. Entends les cris „ confus des religieux, des prêtres qui em- „ brassent leurs autels & qui élèvent leurs „ bras vers toi. Toi-même, Seigneur, tu „ n'échapperas pas à leurs violences. Oui ! „ tu en auras ta part. L'hérétique forcera „ les portes de tes temples. Les hosties, ton „ propre corps sera foulé aux pieds. Les

„ vases que ton sang a remplis serviront à
„ la débauche. Tes autels seront renversés.
„ Tes images seront lacérées. Des mains
„ sacrilèges se porteront sur ta mère.

„ Que ces affronts te fussent adressés &
„ que tu les souffrisses, je n'en serois pas
„ étonné, puisque tu en souffris de plus
„ sanglants autrefois : mais ta mère ! où est
„ la piété filiale ? Quoi ! tu ôtas la vie à
„ Osée, pour avoir touché l'arche. La
„ main que Jeroboam avoit levée sur un
„ prophête, tu la desséchas ; & il reste à
„ l'hérétique des milliers de bras pour des
„ forfaits plus atroces ? Tu détrônas, tu fis
„ mourir Balthazar, pour avoir bu dans des
„ vases où ton sang n'avoit pas été consa-
„ cré ; & tu épargnes l'hérétique ; & il n'y
„ a pas deux doigts & un pouce pour tracer
„ son arrêt de mort ?

„ Enfin, Seigneur, lorsque tes temples
„ seront dépouillés, tes autels détruits, ta
„ religion éteinte au Brésil, & ton culte
„ interrompu ; lorsque l'herbe croîtra sur le
„ parvis de tes églises, le jour de Noël
„ viendra sans que personne se souvienne
„ du jour de ta naissance. Le carême, la se-

„ maine - ſainte viendront, ſans que les
„ myſtères de ta paſſion ſoient célébrés. Les
„ pierres de nos rues gémiront, comme
„ elles gémirent dans les rues ſolitaires de
„ Jéruſalem. Plus de prêtres, plus de ſa-
„ crifices, plus de ſacremens. L'héréſie
„ s'emparera de la chaire de vérité. La
„ fauſſe doctrine infectera les enfans des
„ Portugais. Un jour on demandera aux
„ enfans de ceux qui m'entourent : *Petits*
„ *garçons, de quelle religion êtes-vous ?* & ils
„ répondront : *nous ſommes calviniſtes. Et*
„ *vous petites filles ?* & elles répondront :
„ *nous ſommes luthériennes.* Alors tu t'atten-
„ driras, tu te repentiras : mais puiſque le
„ regret t'attend, que ne le préviens-tu ?

„ Mais, dis-moi, quelle gloire trou-
„ veras-tu à détruire une nation & à la
„ faire ſupplanter par une autre ? C'eſt un
„ pouvoir que tu confias autrefois à un
„ petit habitant d'Anatho. En nous puniſ-
„ ſant, tu triomphes du foible ; en nous par-
„ donnant, tu triomphes de toi. Sois miſé-
„ ricordieux pour ta propre gloire, pour
„ l'honneur de ton nom. Que ta colère ne
„ ſoit ni de tous les jours, ni même d'un

„ jour. Tu ne veux pas que le ſoleil ſe couche „ ſur notre reſſentiment ; & combien ne „ s'eſt-il pas levé, combien ne s'eſt-il pas „ couché ſur le tien ? Exiges-tu de nous une „ modération que tu n'as pas ? Ne fais-tu „ que donner le précepte & non l'exemple ?

„ Pardonne donc, Seigneur ; fais ceſſer „ nos malheurs. Vierge ſainte, intercède „ pour nous. Supplie ton fils ; ordonne-lui. „ S'il eſt courroucé par nos offenſes, dis-„ lui qu'il nous les remette, ainſi qu'il nous „ eſt enjoint par ſa loi de les remettre à „ ceux qui nous ont offenſés „.

Je ne ſais ſi le Seigneur fut ſenſible à l'apoſtrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de tems après, les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations deſiroient, ſans qu'aucune l'eût prévue.

X. Les Portugais réuſſiſſent à chaſſer les Hollandois du Breſil.

Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug Eſpagnol, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé, avoit cherché à dégrader leur caractère : mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop

fidèle à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonnevolonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbécille encore que son père, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privilèges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés, réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vas-

concellos, lâche & vil inftrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia fes intérêts, fes reffentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Efpagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offenfive & défenfive pour l'Europe, & une trève de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Naffau fut auffi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des poffeffions Hollandoifes dans le Bréfil fut confié à Hamel, marchand d'Amfterdam; à Baffis, orfèvre de Harlem; à Bulleftraat, charpentier de Middelbourg. Ce confeil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit déformais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Un grand obftacle s'oppofoit à ces efpérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient reftés fous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens fuffifans pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités inféparables de la guerre. Cette impuiffance ne

fut pas plutôt connue en Europe, que les capitaliſtes des Provinces-Unies s'empreſſèrent de fournir les fonds néceſſaires pour tous les travaux qu'il étoit poſſible d'entreprendre. Auſſi-tôt, tout change de face, tout prend une nouvelle vie : mais des bâtimens trop ſuperbes ſont élevés : mais une maladie contagieuſe fait périr un nombre infini d'eſclaves : mais on ſe livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes & ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils ſe permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite ſi folle les rend de plus en plus inſolvables ; & les priſons ſe rempliſſent de coupables ou de malheureux. Pour préſerver d'une ruine totale ce bel établiſſement, la compagnie eſt réduite à ſe charger des dettes : mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, juſqu'à ce que toutes les créances ſoient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du monopole avoient laiſſé écrouler les fortifications, ils avoient vendu les armes & les

munitions de guerre; ils avoient permis le retour dans la métropole à tous les ſoldats qui le deſiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique, & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briſer un joug étranger. La ſtipulation, qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet étoit de maſſacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire enſuite main-baſſe ſur le peuple, qui étoit ſans précaution parce qu'il ſe croyoit ſans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étoient entrés, eurent le tems de ſortir de la place & de ſe mettre en ſûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obſcurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domeſtique, il s'étoit élevé à celui de commiſſionnaire & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richeſſes. Il devoit à ſa probité la confiance univerſelle; & ſa généro-

ſité attachoit inviolablement une infinité de gens à ſes intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas ſa grande ame. Sans l'aveu, ſans l'appui du gouvernement, il oſe lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ſes vertus & ſes projets, aſſemblent autour de lui les Bréſiliens, les ſoldats Portugais, les colons même. Il leur inſpire ſa confiance, ſon activité, ſon courage. On le ſuit dans les combats; on ſe preſſe autour de ſa perſonne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur ſes lauriers. Il ne laiſſe pas au vaincu le tems de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve en pourſuivant le cours de ſes proſpérités, ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſources de ſon génie, l'élévation de ſon caractère. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance que par ſon intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trève, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Aſie, de quel-

ques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice : mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil ; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-tems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement

ment s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit » inſtruit de notre zèle, de ſes intérêts & » de nos ſuccès; bien loin de chercher à ,, nous arracher les armes, il nous encou- ,, rageroit à pourſuivre notre entrepriſe, » il nous appuieroit de toute ſa puiſſance ». Enſuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ſes compagnons, il ſe détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être ſi favorables, qu'avec le ſecours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui ſavoient ſervir leur patrie, il conſomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Bréſil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les eſprits ſont changés! Tous ces événemens ne ſont & ne nous paroiſſent que les ſuites de quelques cauſes politiques, morales ou phyſiques; & l'orateur Vieira n'eſt à nos yeux qu'un enthouſiaſte éloquent. Mais tranſportons-nous au tems des Hébreux, lorſqu'ils avoient des ſéminaires d'inſpirés; des Grecs, lorſqu'on ſe rendoit de tous les côtés à Delphes; des

Romains, lorſqu'on n'oſoit tenter aucune grande entrepriſe, ſans avoir conſulté les entrailles des victimes & les poulets ſacrés; de nos ancêtres, au tems des croiſades. Voyons, à la place de Vieira, un prophête, une pithoniſſe, un augure, un Bernard; & la révolution du Bréſil prendra tout-à-coup une couleur ſurnaturelle. Ce ſera Dieu qui, touché de la ſainte hardieſſe d'un perſonnage extraordinaire, aura ſuſcité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies ſignèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiſſoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante poſſeſſion, que des vues fauſſes & des circonſtances malheureuſes leur avoient fait perdre. La république & la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité, qui, en 1661, termina les diviſions des deux puiſſances, aſſura la propriété du Bréſil entier au Portugal, qui s'engagea, de ſon côté à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandiſes.

Ainſi ſortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-

Monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense ; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession & d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé : mais ils étoient très-supé-

rieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué jufqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne régloit l'intérieur de fa colonie, quelques-uns de fes plus actifs fujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, & au Nord, jufqu'à celle des Amazones. Les Efpagnols paroiffoient en poffeffion de ces deux fleuves. On réfolut de les en chaffer, ou d'en partager avec eux l'empire.

XI. Etabliffement des Portugais fur la rivière des Amazones.

L'Amazone, ce fleuve fi renommé par l'étendue de fon cours, ce grand vaffal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vaffaux, femble puifer fes fources dans cette multitude de torrens, qui, defcendus de la partie orientale des Andes, fe réuniffent dans un terrein fpacieux, pour en compofer cette rivière immenfe. Cependant l'opinion la plus commune la fait fortir du lac de Lauricocha, comme d'un réfervoir des Cordelières, fitué dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude auftrale. Dans fa marche de mille à onze cens lieues, elle reçoit un nombre

prodigieux d'autres rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui, du rivage, l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrières, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des

Efpagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicateffe du goût, ni la fenfibilité, ni la grace, qui furent le partage des Grecs : mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère, une élévation d'ame, une imagination auffi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au-dedans, au-dehors de leur étroite contrée, fans rencontrer le merveilleux. Ils virent fur le Pinde Apollon entouré des neuf mufes. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attachèrent Prométhée fur le Caucafe. Ils écrafèrent les géans fous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit & vomit des torrens de flamme, c'eft Typhée qui foulève fa poitrine. Leurs campagnes & leurs forêts furent peuplées de fatyres & de faunes ; il n'y eut aucun de leurs poëtes qui n'eût affifté à leurs danfes ; & une nature toute nouvelle refte muette fous les regards de l'Efpagnol. Il n'eft frappé, ni de la fingularité des fites, ni de la variété des plantes & des animaux, ni des mœurs fi pitorefques d'une race d'hommes inconnue

jusqu'à lui. A quoi penſe-t-il donc ? A tuer, à maſſacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, réduit à la poſture & à la ſtupidité de la brute.

Dès le tems d'Hercule & de Théſée, le Grec avoit donné l'exiſtence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'hiſtoire de ſes héros, ſans en excepter celle d'Alexandre; & les Eſpagnols infatués de ce rêve de l'antiquité, le tranſportèrent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guère trouver d'origine plus vraiſemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il exiſtoit une république de femmes guerrières qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaiſir de ſe perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romaneſque, ils publièrent, avec raiſon, que dans le Nouveau-Monde, les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entre elles avoient formé, de concert, le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre dans les

forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chaſſes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette réſolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une averſion ſi décidée pour les hommes, pouvoient-elles conſentir à devenir mères? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouſes, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chaſſoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes enfans, ſous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles; & commettre de ſang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir? Mais une république ariſtocratique, ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un ſénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou deſpotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puiſſe l'être encore par une ſeule femme? Que l'on conſidère la foibleſſe organique du ſexe; ſon état preſque toujours valétudi-

naire; ſa puſillanimité naturelle; la dureté des travaux de l'état ſocial, pendant la paix & pendant la guerre; l'horreur du ſang; la crainte des périls; & que l'on tâche de concilier tous ces obſtacles avec la poſſibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre ſexe, qui vivent ſéparées, malgré le beſoin & le deſir naturel qui devroient les rapprocher & les réunir; il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis qu'on parle de cette conſtitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque ſoin qu'on l'ait cherchée. Il en ſera donc de ce prodige ſingulier, comme de tant d'autres, qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoi qu'il en ſoit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inſpira de curioſité. Les guerres civiles qui déſoloient le Pérou,

ne permirent pas d'abord de la ſatisfaire. Les eſprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orſua, gentilhomme Navarrois, diſtingué par ſa ſageſſe & par ſon courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cuſco avec ſept cens hommes. Ces monſtres nourris de ſang, altérés de celui de tous les gens de bien, maſſacrèrent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un baſque féroce nommé Lopès d'Aguirre qui leur promettoit tous les tréſors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des eſpérances ſi ſéduiſantes, ces barbares deſcendent dans l'océan par l'Amazone, & abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'iſle eſt égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles ſont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le ſein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes, aſſemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque ſon dé-

ſeſpoir par une action atroce. « Mon enfant,
» dit-il à ſa fille unique, qui le ſuivoit dans
» ſes voyages, j'eſpérois te placer ſur le
» trône ; les événemens trompent mon at-
» tente. Mon honneur & le tien ne permet-
„ tent pas que tu vives pour devenir l'eſ-
„ clave de mes ennemis : meurs de la main
„ d'un père ». A l'inſtant, il lui tire un coup de fuſil au travers du corps, & l'achève tout de ſuite, en plongeant un poignard dans ſon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il eſt pris & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-ſiècle. Quelques tentatives qu'ont fit dans la ſuite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve, étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation, qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Belem. Pedro Texeira en partit

en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haîne qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acunha & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entre elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des arma-

teurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivières navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le Port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au

confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Rarement réussissoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société

qu'on vouloit qu'ils priſſent ; & une averſion inſurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient guère de ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entière de l'établiſſement.

Il eſt impoſſible qu'un lecteur qui réfléchit ne ſe demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans ſa patrie de toutes les commodités de la vie, peut ſe réſoudre à la fonction pénible & malheureuſe de miſſionnaire ; s'éloigner de ſes concitoyens, de ſes amis, de ſes proches ; traverſer les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts ; s'expoſer aux horreurs de la plus extrême miſère ; courir à chaque pas, le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque inſtant celui d'être maſſacré par des hommes barbares ; s'établir au milieu d'eux ; ſe prêter à leurs mœurs ; partager leur indigence & leurs fatigues ; reſter à la merci de leurs paſſions ou de leurs caprices, auſſi long-tems au moins qu'il le faut pour ap-

prendre leur langue & s'en faire entendre ?

Si c'eſt par enthouſiaſme de religion : quel plus terrible reſſort peut-on imaginer que celui-là ? Si c'eſt par reſpect pour un vœu d'obéiſſance à des ſupérieurs qui vous diſent VA, & auxquels on ne ſauroit ſans parjure & ſans apoſtaſie demander raiſon de leurs ordres : que ne peuvent point, ſoit pour ſervir, ſoit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent ſi deſpotiquement & qui ſont ſi aveuglément obéis ? Si c'eſt par un ſentiment profond de commiſération pour une portion de l'eſpèce humaine que l'on s'eſt propoſé d'arracher à l'ignorance, à la ſtupidité & à la miſère : je ne connois pas une vertu plus héroïque. Quant à la conſtance avec laquelle ces hommes rares perſévèrent dans une carrière auſſi rebutante, j'aurois penſé qu'à force de vivre avec des ſauvages, ils le devenoient eux-mêmes ; & je me ſerois trompé dans ma conjecture. C'eſt de toutes les vanités humaines la plus louable qui les ſoutient.

» Mon ami, me diſoit un vieux miſſion-
» naire qui avoit vécu trente ans au mi-
» lieu des forêts, qui étoit tombé dans un
„ profond

» profond ennui depuis qu'il étoit rentré
» dans son pays, & qui soupiroit sans cesse
» après ses chers sauvages : mon ami, vous
» ne savez pas ce que c'est que d'être le
» roi, presque le dieu d'une multitude
» d'hommes qui vous doivent le peu de bon-
» heur dont ils jouissent, & dont l'occu-
» pation assidue est de vous en témoigner
» leur reconnoissance. Ils ont parcouru des
» forêts immenses ; ils reviennent tombant
» de lassitude & d'inanition ; ils n'ont tué
» qu'une pièce de gibier, & pour qui croyez-
„ vous qu'ils l'aient réservée ? C'est pour le
„ PÈRE : car c'est ainsi qu'ils nous appellent ;
„ & en effet ce sont nos enfans. Notre pré-
„ sence suspend leurs querelles. Un souve-
„ rain ne dort pas plus sûrement au milieu
„ de ses gardes que nous au milieu de nos
„ sauvages. C'est à côté d'eux que je veux
„ aller finir mes jours ».

Avec cet esprit, les Jésuites avoient surmonté sur l'Amazone des obstacles qui paroissoient invincibles. Leur mission, commencée en 1637, réunissoit en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades, dont douze étoient situées sur le

Napo & vingt-quatre ſur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniâtrément attachés à leur idiôme, à leurs mœurs, à leurs coutumes, & qu'on n'accoutumoit jamais à ſe regarder comme membres d'une même ſociété. Les efforts qu'on faiſoit pour donner de l'extenſion à cet établiſſement n'étoient point heureux & ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas fécondes, & leur ſtérilité augmente lorſqu'on les fait changer de demeure. Les hommes ſont foibles; & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont fréquentes. On n'a pas encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais à tourner l'inclination de ces ſauvages vers la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe, qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entiérement ſubmergé, il y a peu de poſitions commodes pour des

établissemens. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites Espagnols avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salse-pareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cens lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des flèches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possèdent, qu'ils ne sou-

haitent rien de plus. Ils vivent ſans ſouci ; dorment ſans inquiétude, & meurent ſans crainte. On peut les dire heureux, ſi le bonheur conſiſte plus dans l'exemption des peines qui ſuivent les beſoins, que dans la multiplicité des jouiſſances que ces beſoins demandent.

Cet état naiſſant, qui eſt l'ouvrage de la religion ſeule, n'a produit juſqu'ici aucun avantage à l'Eſpagne, & il eſt difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en eſt la capitale. Les deſtructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais ſongé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richeſſe qui excitent ſi puiſſamment leur avidité : mais les ſauvages voiſins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des miſſionnaires établiſſoient l'autorité de la cour de Madrid ſur les bords de l'Amazone, d'autres miſſionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil ſervice. A ſix ou ſept journées au-deſſous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de l'Eſpagne, on trouve Saint-Paul, la pre-

mière des nombreuses bourgades formées, à des distances immenses, par les Portugais sur le fleuve principal & sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordelière, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentîssent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité, où, sans ce concours, elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est

dans l'impoſſibilité d'acheter ce qui paſſe de l'Ancien-Monde dans le nouveau, & que Para ne conſomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en eſt des antipathies nationales, ou des jalouſies des couronnes, comme des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrières éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haîne & la vengeance conſentent à ſouffrir, pourvu qu'elles nuiſent. Elles ſe nourriſſent mutuellement des plaies qu'elles ſe font, du ſang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuſes ſociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'eſt forgés.

Il faut déſeſpérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis long-tems on ſoupçonnoit que l'Amazone & l'Orenoque communiquoient enſemble par la rivière Noire, où la cour de Lisbonne a pluſieurs établiſſemens.

La démonſtration de ce phénomène ſi conteſté fut acquiſe, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, ſe trouvèrent ſur l'autre. Voilà une nouvelle ſource de jalouſie que les deux miniſtères auroient bien dû tarir, lorſqu'ils ſe ſont occupés à terminer les différens qui avoient trop ſouvent enſanglanté la rivière de la Plata.

XII. Les Portugais veulent s'établir ſur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Eſpagne. Accommodement entre les deux puiſſances.

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de tems après les Eſpagnols ſur ce grand fleuve, ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils remontèrent juſqu'à la hauteur de Buenos-Aires, & qu'ils prirent poſſeſſion de ſa rive ſeptentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune ſuite, lorſque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement, préciſément à l'extrémité du territoire qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Eſpagnols, qui détruiſirent, ſans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naiſſans.

De vives conteſtations s'élèvent auſſi-tôt entre les deux puiſſances. L'Eſpagne prouve que la nouvelle peuplade eſt placée dans

l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes. Le portugal ne nie pas cette vérité astronomique : mais il soutient que cet ordre de choses a été annullé par des arrangemens postérieurs & d'une manière plus particulière par celui de 1668, qui a terminé les hostilités & réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé : mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle ; & les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu ; puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement & l'établissement Espagnol de Buenos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel

toutes les parties du Bréſil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'appercevoir que ſes tréſors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus ſûr moyen que de reſſerrer, le plus qu'il ſeroit poſſible, l'entrepôt de tant de liaiſons frauduleuſes. Ses miniſtres ſoutinrent que les dépendances de la place Portugaiſe ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon; & ils firent occuper par des troupeaux & des bergeries, par les bourgades de Maldonado & de Monte video, par tous les moyens connus, la côte ſeptentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve juſqu'à l'établiſſement qui leur cauſoit de ſi vives inquiétudes.

Ces entrepriſes imprévues ranimèrent d'éternelles animoſités, que les liaiſons de commerce avoient un peu ſuſpendues. Ces peuples limitrophes ſe firent une guerre ſourde. On ſe croyoit à la veille d'une rupture ouverte, lorſqu'une convention, de 1750, parut de-

voir terminer les différens des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement & son territoire, contre sept des missions, anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, & la chose n'étoit pas aisée. Les Jésuites, qui, dès leur naissance, s'étoient ouvert une route secrète à la domination, pouvoient contrarier le démembrement d'un empire, fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devoient se croire chargés de la felicité d'un peuple docile qui, en se jettant dans leur sein, s'étoit reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avoient pas été subjugués. En se soumettant à l'Espagne, avoient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner ? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvoient penser que c'étoit à eux seuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit,

Les forces, que les deux puiſſances avoient fait partir d'Europe & celles qu'on put raſſembler dans le Nouveau-Monde, ſe réunirent pour prévenir ou pour ſurmonter les obſtacles qu'on enviſageoit. Cet appareil n'en impoſa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les ſept peuplades cédées ne fuſſent pas ſécourues par les autres peuplades ou ne le fuſſent pas ouvertement; quoiqu'elles ne viſſent plus à leur tête les guides qui juſqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armespour la défenſe de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de ſe borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les ſubſiſtances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis oſèrent l'attendre en raſe campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs meſures. Leur courage parut mollir; & ils abandonnèrent leur territoire au vainqueur, ſans faire les efforts qu'annonçoient leurs premières réſolutions, & que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Eſpagnols vou-

lurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étoient que dispersés, & que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seroient toujours disposés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêchèrent que l'accord ne fût terminé. Les deux cours l'anéantirent même, en 1761, & tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt, par des hostilités simplement tolérées, & tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 & du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-Sacrement : mais ils lui ont restitué le territoire de la rivière de Saint-Pierre, qui lui avoit été enlevé, sous le prétexte, si souvent allégué, de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient la Plata & l'Amazone,

des citoyens paiſibles & laborieux multiplioient, ſur les côtes du Bréſil, des productions importantes, qu'ils livroient à leur métropole qui, de ſon côté, fourniſſoit à tous leurs beſoins.

XIII. Le Portugal avoit fondé ſes liaiſons avec le Bréſil ſur une mauvaiſe baſe. On lui ſubſtitua le monopole, plus deſtructeur encore.

Ces échanges ſe faiſoient par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens, qui la formoient, ſe ſéparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur deſtination reſpective : mais ils ſe réuniſſoient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante, ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre, qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choſes, ſi oppoſé aux maximes généralement reçues, bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la ſaiſon qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce ſyſtême auroit fait baiſſer le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaiſons, entre la métropole & la

colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumières & donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auroient navigué séparément; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les gouvernemens que sur les citoyens; par les insinuations de quelques hommes puissans, dont la révolution auroit contrarié les intérêts; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévère.

C'est sur cette mauvaise base, que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'ancien & du Nouveau-Monde, lorsque la découverte des mines d'or & de diamans fixa sur le Brésil, dès le commencement du siècle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie, en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entiérement détrompée, lorsqu'elle

apprit avec furprife que la plus importante partie de cette région venoit d'être mife fous le joug du monopole.

Le Portugal avoit fait, fans le fecours d'aucune compagnie, des découvertes immenfes en Afrique & dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques affociations que formoient paffagérement entre eux les rois, les nobles, les négocians, & qui expédioient des flottes plus ou moins confidérables pour ces trois parties du monde. On ne fe feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit faifi les avantages ineftimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un fiècle de lumière, un fyftême deftructeur, qui, raffemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement & de la vie, ne laiffe dans tout le refte que l'inertie & la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repouffant, pour ainfi dire, fes habitans d'un fein déchiré, ne leur laiffoit d'afyle & de falut que fur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles fecouffes qui avoient renverfé cette fuperbe capitale, fe renouvelloient encore;

les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Brésil, & même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du Nord & sur-tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de 3,000,000 liv. divisé en deux cens actions de 2500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont autorisés à faire & qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paie le meilleur vin à raison de 156 livres 5 sols le tonneau; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette: quelque considérable que soit le débit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sols par tonneau; & le tonneau est de deux cens vingts pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses & par son activité, la première ville du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu, Porto crut, avec

avec raifon, fon commerce anéanti par cette funefte aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une affociation. La province entre Duro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'efpérance fur fa culture. Le défefpoir porta les peuples à la fédition, & la fédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confifcations odieufes.

Le 6 Juin 1755 fut formée, pour le grand Para & pour le Maragnan, une compagnie exclufive qui eut un capital de 3,000,000 l. divifé en douze cens actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut mife fous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cens parties. Les deux fociétés furent autorifées à gagner fur les comeftibles quinze pour cent, tous frais faits; & à vendre leurs marchandifes quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laiffoit la liberté de payer auffi peu qu'elles le voudroient les denrées

des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devoient durer vingt ans, & pouvoient être renouvellées, au grand détriment de la colonie.

XIV. Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Brésil.

Le Brésil est actuellement divisé en neuf provinces, toutes conduites par un commandant particulier. Quoique ces différens chefs soient tenus de se conformer aux réglemens généraux que le vice-roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendans de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, & qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans : mais leur mission a communément plus de durée. La loi leur défend de se marier dans la contrée soumise à leur jurisdiction, de s'intéresser dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre présent, de recevoir des émolumens pour les fonctions de leur charge ; & cette loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui

eſt révoqué, compte de ſa conduite à des commiſſaires choiſis par la métropole; & les citoyens de tous les ordres ſont indiſtinctement admis à former des accuſations contre lui. S'il meurt dans ſa place, l'évêque, l'officier militaire le plus avancé, & le premier magiſtrat prennent conjointement les rênes du gouvernement juſqu'à l'arrivée de ſon ſucceſſeur.

La juriſprudence du Bréſil eſt abſolument la même que celle de Portugal. Chaque diſtrict a ſon juge, dont on peut appeller aux tribunaux ſupérieurs de Bahia & de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan qui ne ſoient ſoumis à aucune des deux juriſdictions, & dont les procès ſoient portés en ſeconde inſtance à la métropole. Une route un peu différente eſt ſuivie dans les cauſes criminelles. Le juge de chaque canton punit ſans appel les fautes légères. Les forfaits reſſortiſſent du gouverneur, aidé de quelques aſſeſſeurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque province, recueillir les ſucceſſions qui tom-

bent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires, & fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant & quatre magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor - royal de la métropole, & y est discuté très - sévérement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable qui n'ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, & régler, sous l'inspection du commandant, les légères taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privilèges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Brésil sur le même pied qu'en Portugal & dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de capi-

taine exclusivement. Il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens qui ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uniforme & le payer eux-mêmes, ne sont pas assemblés dans l'intérieur des terres: mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, & c'est alors le fisc qui les nourrit. Les nègres & les mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les blancs. Au tems où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cens quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cens cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand-maître de l'ordre de christ, jouisse seul au Brésil des dixmes ecclésiastiques; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six évêchés qui reconnoissent pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552.

Les heureux prélats, presque tous Européens, qui remplissent ces sièges honorables, vivent très-commodément avec les émolumens attachés aux fonctions de leur ministère, & avec une pension, depuis douze mille cinq cens jusqu'à trente mille livres que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a que les missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui soient payés par le gouvernement : mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire & de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son curé, il lui faut quarante sols pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres & à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolère quelques asyles pour des vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro : mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder

aucun couvent pour des religieuſes. Les moines ont trouvé plus de facilités. Il exiſte vingt - deux maiſons de différens ordres, dont les deux plus riches ſont occupées par des bénédictins, auſſi libertins qu'oiſifs. Aucun de ces funeſtes établiſſemens n'eſt placé dans le pays de l'or. Les Jéſuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour ſe ſouſtraire à la loi qui en interdiſoit le ſéjour à tous les réguliers. Depuis leur expulſion, aucun inſtitut ne s'eſt trouvé aſſez puiſſant pour arracher une faveur ſi ſignalée.

Sans avoir proprement l'inquiſition, le Bréſil n'eſt pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les eccléſiaſtiques de la colonie que ce tribunal choiſit pour ſes agens, ſe nourriſſent tous de ſes maximes ſanguinaires. Leur fanatiſme s'eſt quelquefois porté à des excès incroyables. L'accuſation de judaïſme eſt celle qui provoque le plus ſouvent leur impitoyable ſévérité. Les fureurs en ce genre furent pouſſées ſi loin, depuis 1702 juſqu'en 1718, que tous les eſprits ſe remplirent de terreur, que la plupart des cultures reſtèrent négligées.

Dans le Bréſil, il n'y a point d'ordonnance particulière pour les eſclaves, & ils devroient être jugés par la loi commune. Comme leur maître eſt obligé de les nourrir, & que l'uſage s'eſt aſſez généralement établi de leur abandonner un petit terrein qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes & les dimanches, ceux d'entre eux qui ſont ſages & laborieux, ſe trouvent en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur eſt-elle refuſée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorſqu'on les opprime. C'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon que, malgré de grandes facilités pour l'évaſion, il n'y a guère de nègres fugitifs dans ce vaſte continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines ſeulement, s'occupent au loin & paiſiblement du ſoin de faire naître les productions néceſſaires à leur ſubſiſtance.

Ceux des noirs, qui ont briſé leurs chaînes, jouiſſent du droit de cité comme les mulâtres: mais les uns & les autres ſont exclus du ſacerdoce & des charges municipales. Au ſervice même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons.

Rarement, les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart se contentent de former avec elles des liaisons illégales. Ce commerce, que les mœurs autorisent, ne diffère guère du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices & de ses passions.

XV. Quel a été, quel est au Brésil le sort des Indiens soumis au Portugal.

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine, on se saisissoit d'eux ; on les vendoit dans les marchés ; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Brésiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste : mais cette loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres, & qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même reduisoit à dix ans la servitude de ceux que ce prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux éxécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 décla-

rèrent de nouveau les Indiens, tous les Indiens ſans exception, parfaitement libres. Philippe III, inſtruit qu'on ſe jouoit de ſes ordres, porta, en 1611, une troiſième loi qui décernoit des peines graves contre les infracteurs. Mais, à cette époque, la colonie étoit encore ſous un gouvernement municipal, la plupart de ſes adminiſtrateurs étoient nés en Amérique même ; de ſorte que les nouvelles diſpoſitions ne furent guère plus reſpectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les miſſionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs néophites. La nouvelle cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs preſſantes ſollicitations, & renouvella très-formellement la défenſe de retenir aucun Bréſilien dans la ſervitude. L'eſprit d'indépendance qui ſe manifeſta d'une extrémité de la colonie à l'autre, fit ſentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juſte ; & elle modifia ſes ordres huit ans après, en permettant l'eſclavage des individus nés d'une mère négreſſe & d'un père Indien.

Alors, les Hollandois venoient d'être

chaſſés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaiſons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres ſanglantes qu'il avoit fallu ſoutenir contre ces républicains, reprirent leur cours. Les nègres ſe multiplièrent dans le Bréſil. Leur ſervice dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périſſoient; & ce genre de ſervitude tomba peu-à-peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & ſur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des eſclaves. Les loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reſte de barbarie, furent impuiſſantes. Ce ne fut qu'en 1755, que tous les Bréſiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même manière que les conquérans. La même carrière fut ouverte à leurs talens; & ils purent aſpirer aux mêmes honneurs. Un événement ſi propre à attendrir les cœurs ſenſibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaiſir, de fortune, de guerre, de politi-

que. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, de philosophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement ; & lorsqu'il lui arrive, par hasard, d'en faire une bonne, on garde le silence. Peuples, dites-moi, est-ce donc la reconnoissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur ? Cette espèce d'ingratitude est-elle bien propre à les attacher à leurs pénibles devoirs ? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction ? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent ; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat, lorsque vous en êtes soulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt, illuminez vos maisons ; sortez en tumulte ; remplissez vos temples & vos rues ; allumez des bûchers ; chantez & dansez à l'entour ; prononcez avec allégresse, bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de

l'empire qui ne ſoit flatté de cet hommage? Quel eſt celui qui ſe réſoudra, ſoit à ſortir de place, ſoit à mourir, ſans l'avoir reçu? Quel eſt celui qui ne deſirera pas d'augmenter le nombre de ces eſpèces de triomphes? Quel eſt celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil: ſon aïeul fit allumer quatre fois, cinq fois les feux pendant la durée de ſon adminiſtration? Quel eſt celui qui n'ambitionnera pas de laiſſer à ſes deſcendans cette ſorte d'illuſtration? Quel eſt celui ſur le marbre funéraire duquel on oſeroit annoncer le poſte qu'il occupa pendant ſa vie, ſans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en ſon honneur? Cette réticence transformeroit l'inſcription en une ſatyre. Peuples, vous êtes également vils, & dans la miſère, & dans la félicité: vous ne ſavez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques eſprits plus attentifs aux ſcènes intéreſſantes qu'offre de loin en loin le globe, augurèrent bien du nouveau ſyſtême. Ils ſe flattèrent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions: que leur travail les mettroit en état de

ſe procurer des commodités ſans nombre dont ils n'avoient pas joui : que le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible : qu'une confiance entière s'établiroit inſenſiblement entre les Américains, les Européens ; & qu'avec le tems ils ne formeroient qu'un peuple : que la cour de Lisbonne auroit la ſageſſe de ne pas troubler par des partialités une harmonie ſi intéreſſante, & qu'elle chercheroit, par tous les moyens poſſibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémiſphère.

Mais combien les réalités ſont éloignées de ces douces eſpérances ! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro, de Minas-Geraes, les Bréſiliens ſont reſtés mêlés avec les Portugais, avec les nègres & n'ont pas changé de caractère, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer ; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur pareſſe naturelle ; parce qu'on ne leur a pas diſtribué des terres ; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Groſſo,

à Goyas & à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-fept bourgades. Chacune eft préfidée par un blanc. C'eft lui qui règle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achète pour la communauté, qui punit & qui récompenfe. C'eft lui qui livre aux agens du fifc le dixième des productions territoriales. C'eft lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité furveille les opérations des prépofés fubalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaifons ont partagé les efprits. Un écrivain, qui n'eft jamais forti de l'Europe, feroit regardé comme bien hardi, s'il ofoit prononcer entre deux partis, qu'une expérience de trois fiècles n'a pu réunir : mais qu'il me foit permis au-moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Bréfil, m'a répété cent fois que les Indiens qu'on laiffe maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaife, font fort fupérieurs en intelligence & en induftrie à ceux qui font tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI. Etat du gouvernement. de Para.

Le gouvernement de Para eſt le plus ſeptentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal ; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire & du Mamoré ; & à l'Eſt tout l'eſpace qui s'étend juſqu'à la rivière des Tocantins. C'eſt la contrée la plus ſtérile & la moins ſaine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la rivière Noire, dont les bords élevés feroient très-propres à toutes les denrées qui enrichiſſent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'eſt habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe preſqu'uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette rivière reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raiſons de politique ont, ſans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone ſont preſque généralement noyées. Le peu de terrein ſec qu'on y rencontre, eſt continuellement dévoré par des inſectes de toutes les eſpèces.

Quoique

Quoique le Sud de l'Amazone ſoit marécageux par intervalles, le ſol y eſt communément plus ſolide & moins infeſté de reptiles. Les grandes & nombreuſes rivières, qui s'y jettent, offrent de meilleures reſſources encore pour les cultures, ſans qu'il s'y en ſoit établi aucune.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha & ceux qui le ſuivirent y firent preſque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jetta ſur ſes rives les fondemens d'une ville, qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, & plus tard, l'iſle de Joannes à Macedo : mais ces deux conceſſions furent depuis réunies à la couronne, la première par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenue, & la ſeconde par des échanges.

Pendant long-tems, les Portugais ſe bornèrent à faire des courſes, plus ou moins prodigieuſes, pour enlever quelques Bréſiliens. C'étoient des ſauvages inquiets & hardis qui cherchoient à aſſervir d'autres ſauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues

meurtrières, ces cruautés inutiles duroient depuis un ſiècle, lorſque des miſſionnaires entreprirent de civiliſer les Indiens errans. Ils en ont réuni un aſſez grand nombre dans ſoixante-dix-huit bourgades, mais ſans pouvoir les fixer entiérement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oiſive & ſédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail, ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courſes deſtructives & renouvellées chaque année donnent de cacao ſauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de ſalſe-pareille, d'huile de coupau, de laine végétale, eſt porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'océan & ſur un terrein qui s'élève treize pieds au-deſſus du niveau de la mer, ne fut long-tems que l'entrepôt des ſauvages richeſſes qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'eſt enfin procurés ont fait croître à ſon voiſinage un peu de coton qui

eſt fabriqué dans le pays même, quelques cannes à ſucre dont le mauvais produit eſt converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz & du cacao. La vente des troupeaux qui paiſſoient dans l'iſle de Marajo fut long-tems une de ſes reſſources. A peine y reſte-t-il maintenant aſſez de bœufs pour ſa propre conſommation.

Avant 1755, cet établiſſement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un miniſtère trompé ou corrompu l'a aſſervi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'élève rarement au-deſſus de 600,000 liv. Ce foible produit n'eſt que peu groſſi par les bois de conſtruction que le gouvernement fait acheter & emporter par ſes vaiſſeaux.

La population de la colonie eſt de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cens dix-neuf noirs eſclaves ou mulâtres libres; & de trente-quatre mille huit cens quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui, en 1778, a été débarraſſée des entraves inſéparables d'un privilège excluſif, mettra, ſans doute, à profit

ſa liberté. Le port de Belem, appellé Para, nom qu'on donne auſſi quelquefois à la ville, n'oppoſe pas au ſuccès d'auſſi grands obſtacles qu'on le croit communément. L'approche en eſt, à la vérité, difficile. Des courans, en ſens contraires, occaſionnés par une multitude de petites iſles rendent la marche des bâtimens incertaine & lente : mais arrivés à la rade, ils mouillent dans un fond de vaſe, ſur quatre, cinq & ſix braſſes d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu, il ne ſera plus praticable ſi, comme il faut le croire, les eaux continuent à y dépoſer autant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un ſiècle.

XVII. Etat du gouvernement de Maragnan.

Le Maragnan eſt ſéparé au Nord, du Para, par la rivière des Tocantins ; au Sud, du Goyaz, par la Cordelière appellée Guacuragua ; au Levant, du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la première fois les Portugais en 1535, & ce fut une tempête qui les y jetta : mais, ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparèrent en 1612, pour en être chaſſés trois ans après.

Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrèrent dans leur possession pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris, qui amusoit les sauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer ; & elle ne fut pas remplacée, comme elle devoit l'être. L'établissement a langui long-tems ; & l'on ne s'est apperçu que tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès ; & depuis quelques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique Septentrionale. Le climat s'est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie : mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déja l'on y recueille le plus beau rocou du Brésil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'isle de Saint-Louis, longue de sept lieues, large de quatre, & séparée de la terre-ferme par une très-petite rivière

ſeulement. On y voit une ville du même nom où ſe font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en ſoit mauvaiſe. Il y a quelques cultures, mais les plus conſidérables ſont dans le continent, ſur les rivières d'Ytapicorié, de Mony, d'Iquara, de Pindaré & de Meary.

Sur les derrières de la province & dans le même gouvernement eſt le pays de Pauchy, où les Pauliſtes pénétrèrent les premiers en 1571. Ce ne fut pas ſans de grandes difficultés qu'il fut ſubjugué, & il ne l'eſt pas encore entiérement du côté de l'Eſt. C'eſt un terrein inégal & ſablonneux, quoiqu'exceſſivement élevé. Des peuples paſteurs l'habitent. Sur ce ſol, couvert de ſalpêtre, ils élèvent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes qui trouvent un débit aſſez avantageux dans les contrées limitrophes: mais le mouton y dégénère, comme dans le reſte du Bréſil, excepté dans le Coritibe. Malheureuſement des ſéchereſſes trop ordinaires & des chaleurs exceſſives font ſouvent périr les troupeaux entiers, lorſqu'on n'a pas l'attention de les conduire à tems dans des pâturages éloignés.

Les mines de soufre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine sont communes & peu profondes dans ces montagnes; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant: mais la cour revint sur ses pas peu de tems après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cens quatre-vingt treize blancs, dix-sept mille huit cens quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & esclaves, trente-huit mille neuf cens trente-sept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guère que de six à sept cens mille francs: mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

XVIII. Etat du gouvernement de Fernambuc.

La province qui suit celle de Maragnan & qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulières.

Le Fernambuc propre, donné, en 1527, à Edouard Coelho, fut réuni, comme con-

quête, à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraïba, mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transportèrent, en 1560, & furent asservis, en 1597, par les François qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entiérement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tardèrent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel tems Tamaraca avoit été accordé : mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la rivière Saint-François & par divers rameaux des Cordelières. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & d'aussi bon

ſucre que ſes plaines bien arroſées. Ses montagnes ſont remplies de bêtes à corne qui lui fourniſſent une grande quantité de cuirs. Il fournit ſeul le bois du Bréſil.

L'arbre qui le donne n'eſt pas bien connu des botaniſtes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le bréſillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit aſſurent qu'il eſt élevé, très-branchu, & couvert d'une écorce brune, chargée d'épines. Ses feuilles ſont compoſées d'une côte commune, qui ſupporte quatre ou ſix côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes, luiſantes & ſemblables aux feuilles de bouis. Les feuilles, diſpoſées en épis, vers les extrémités des rameaux, ſont petites, & plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq diviſions, dix étamines & cinq pétales, dont quatre ſont jaunes, la cinquième eſt d'un beau rouge. Leur piſtil devient une gouſſe oblongue, applatie, hériſſée de pointes & remplie de quelques ſemences rouges.

L'aubier de cet arbre eſt ſi épais, que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe, lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre

aux ouvrages de tour & prend bien le poli : mais ſon principal uſage eſt dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terreins les plus arides, les rochers les plus eſcarpés ſont les lieux où il ſe plaît davantage.

Le commerce de ce bois eſt en monopole ; & c'eſt pour la maiſon de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magaſins du gouvernement où il eſt dépoſé, à ſon arrivée du Bréſil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences ſuivies ayant démontré que la conſommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité, il fallut la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel eſt le contract actuel, qui eſt dans les mains de deux négocians Anglois établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit ; le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 liv. font des frais pour 128,000 liv. & gagnent par conſéquent 72,000 liv.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille ſix cens ſoixante-cinq blancs ; trente-neuf mille cent trente-deux nègres ou mu-

lâtres, & trente-trois mille ſept cens vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades ſuffiſantes pour les petits bâtimens. Celle du récif, qui ſert de port à Olinde, en peut recevoir de plus conſidérables : mais ils n'y ſont ni commodément, ni en ſûreté.

A ſoixante lieues de ſes côtes, mais dans ſa dépendance, eſt l'iſle Fernando de Noronha. Les Portugais, qui s'y étoient d'abord établis ne tardèrent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne ſoupçonnant, dans la ſuite, que la compagnie Françoiſe des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, ſept forts très-bien entendus. Ils ſont munis d'une artillerie redoutable & défendus par une garniſon de troupes réglées, qui eſt changée tous les ſix mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis très-pauvres, & les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre ſoit bonne & profonde, aucune culture n'y a proſpéré, parce que les pluies ſe font attendre trois & quatre ans. Depuis le mois de décembre juſqu'à celui d'avril, tout vit de tortues : elles diſparoiſſent enſuite, & l'on n'a de reſſources

que les ſubſiſtances envoyées du continent. L'iſle a deux rades foraines, où les vaiſſeaux de tous les rangs ſont en ſûreté, lorſque les vents de Nord & ceux d'Oueſt ne ſoufflent pas.

XIX.
Etat du gouvernement de Bahia.

Le gouvernement de Bahia eſt terminé au Nord par la rivière Saint-François ; au Sud, par la rivière Doce ; à l'Eſt, par la rivière Preto, une des branches de la rivière Verte. Il eſt compoſé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous ſont inconnues ; de la capitainerie de Itheos, qui ceſſa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite ; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho ; & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particulière.

San-Salvador, chef-lieu de cet établiſſement, le fut long-tems du Bréſil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une forteresse, dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de

petites isles remplies de cotonniers, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion pour le faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant : riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter soi-même, sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire,

ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs mères, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisannes. C'est ainsi que

s'enchaînent tous les vices de la corruption à la ſuite des richeſſes, ſur-tout quand, achetées par le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété, que la ſéparation des deux ſexes entraîne néceſſairement, n'eſt pas le ſeul inconvénient qui trouble à Bahia les jouiſſances & les douceurs de la vie. L'hypocriſie des uns; la ſuperſtition des autres; l'avarice au-dedans & le faſte au-dehors; une extrême molleſſe qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes; les défiances qui accompagnent la foibleſſe; une indolence qui ſe repoſe entiérement ſur des eſclaves du ſoin des plaiſirs & des affaires: tous les vices, qui ſont épars ou raſſemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs ſemble diminuer, depuis que l'ignorance n'eſt plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, ſinon épurer & réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jetter un vernis

d'élégance ſur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice groſſier.

Quoique San-Salvador ait ceſſé d'être la capitale du Bréſil, ſa province eſt encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille ſept cens quatre-vingt-quatre blancs ; quarante-neuf mille ſix cens quatre-vingt-treize Indiens ; ſoixante-huit mille vingt-quatre nègres. Elle partage avec les autres la culture du ſucre, du coton, de quelques autres productions ; & a ſur elles l'avantage de la baleine & du tabac.

La pêche de la baleine eſt très-anciennement établie au Bréſil. Tous les Portugais de l'ancien & du Nouveau-Monde jouiſſoient originairement du droit naturel de s'y livrer : mais depuis long-tems elle eſt ſous un privilège excluſif acheté par une ſociété formée à Lisbonne, & qui fait ſes armemens à Bahia. Son produit annuel eſt actuellement de trois mille cinq cens trente pipes d'huile qui, au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 l. ; & de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 liv. le quintal font 313,500 liv. Ces deux ſommes réunies forment

forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 liv. au gouvernement. Leurs dépenſes n'excèdent pas 268,750 liv. ; & leurs bénéfices s'élèvent à 362,500 liv.

On doit ſe réſoudre à perdre entiérement cette branche d'induſtrie, ou lui donner ſans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puiſſe ſoutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'eſt déja étendue juſqu'à ces mers éloignées & plus loin encore. La cour de Lisbonne devroit même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ſes iſles du Cap-Verd, & dans les autres iſles qu'elle occupe ſi inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Bréſil fourniſſent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'eſt devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réuſſit dans un eſpace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureuſement qu'ailleurs dans le diſtrict de Cachoeira. Cette production enrichiſſoit depuis long-tems la province, lorſque les taxes dont on l'acca-

bla, à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignèrent. Les marchés étrangers en demandoient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 s. par cent pesant; & cette culture reprit sur-le-champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 liv. 16 s. du quintal, au lieu de 12 liv. 10 s. qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 l. Il en passe cinquante-huit mille cinq cens quintaux en Portugal qui, à leur entrée, sont vendus 40 l. le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 l. les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 liv.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs: mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2 s. 6. d. par quintal. C'est de-là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le

livrer aux nations étrangères. Gênes emporte celui de première qualité. L'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde. Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce dernier que prennent aussi les François & les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance : mais la cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent auquel il les paie neuf sols la livre.

Le Portugal, Madère & les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement, pour fumer, que sept cens quatre mille pesant, qui, à raison de 5 liv., doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment, en poudre, que cinq cens vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 l. En tout 7,480,000 l. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique & aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole; mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie, chaque année, pour ces régions éloignées; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX. Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce, & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre; & n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofrio & de Paraïba du Sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, & rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-tems dans cette vaste & belle province. Elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit: mais depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principa-

lement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaiſſeaux ont porté une aſſez grande abondance de café. Les diſtricts du Sud de la colonie juſqu'à Rio - Grande fourniſſent beaucoup de cuirs, quelques farines & de bonnes viandes ſalées. Il exiſte quatorze à quinze eſpèces de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupées, & quatre ou cinq eſpèces de gomme qui ſeront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues ſous le nom de curuata & de tocun, qui pouvoient ſervir à faire des voiles & des cordages. Un heureux haſard vient de préſenter ſur le territoire de Rio-Janeiro un arbuſte infiniment plus propre à ces uſages & qui eſt très-commun. Quelquefois il eſt blanc, quelquefois jaune & quelquefois violet. La première de ces couleurs eſt la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-ſix mille deux cens ſoixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt - ſix Indiens; cinquante - quatre mille quatre-vingt onze nègres.

Les richesses, que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil & le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connoisse. Etroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier & modéré. Il est vaste, sûr & commode. Il a un fond excellent de vase, & par-tout cinq ou si brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit, en 1525, Des protestans François, persécutés dans leur patrie & conduits par Villegagnon, y formèrent, en 1555, dans une petite isle, un foible établissement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la manière des sauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau

ciel, au pied de plusieurs montagnes disposées en amphitéâtre, les fondemens d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal, & le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les ans 3,000,000 l. pour les dépenses du gouvernement, & beaucoup davantage, lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville, où les affaires sont si considérables & si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, & ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est-là que tous les soirs, les femmes ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir; c'est de-là qu'elles jettent des fleurs

fur les hommes qu'il leur plaît de diftinguer; fur ceux qu'elles veulent inviter à la liaifon la plus intime entre les deux fexes. Les rues font larges, la plupart tirées au cordeau, & terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les foirs des cantiques, devant un faint magnifiquement vêtu & enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée & couverte d'une glace des plus tranfparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voifines & de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples font tous obfcurs, écrafés & furchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs font à Rio-Janeiro ce qu'elles font à Bahia & dans tous les pays à mines. Ce font les mêmes vols, les mêmes trahifons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres; & toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or repréfentoit toutes les richeffes : mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, prefque tous les vices, prefque toutes les vertus: car quelle eft la bonne ou la mauvaife action qu'on ne puiffe

pas commettre avec de l'or ? Eſt-il donc étonnant qu'il n'eſt rien qu'on ne faſſe pour obtenir un objet de cette importance ; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la ſource des plus funeſtes abus, & que ces abus ne ſe multiplient à proportion du voiſinage & de l'abondance de ce précieux & funeſte métal.

La poſition de la place, au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude auſtrale, l'éloignoit aſſez de l'ancien monde, pour qu'on pût raiſonnablement penſer que de médiocres fortifications ſuffiroient à ſa défenſe. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ſes richeſſes, il paroiſſoit raiſonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déja fort conſidérables, lorſqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja ſi fort illuſtrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la deſcente eſt très-praticable.

Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverſe encore plus ſûrement les portes qui défendent l'or & les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro eſt Sainte-Catherine, iſle de neuf lieues de long & de deux de large, qui n'eſt ſéparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne ſoit pas baſſe, le navigateur ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voiſin la couvrent de leur ombre. Le printems y eſt continuel & le climat très-pur, par-tout, excepté dans le port où des hauteurs interceptent la circulation de l'air & entretiennent une humidité nuiſible.

Vers l'an 1654. la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même manière qu'elle avoit concédé les autres contrées du Bréſil. Ce capitaine fut maſſacré par un corſaire Anglois; & ſon iſle ne fut plus que le refuge de quelques vagabons. Ces aventuriers reconnoiſſoient vaguement l'autorité du Portugal; mais ſans adopter ſes idées excluſives. Ils recevoient indifféremment les vaiſſeaux de toutes les

nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, & leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misère; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidèle observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations : tels furent les Romains. Si

faute d'un conducteur habile, il eſt abandonné à la merci des haſards & des événemens ; il ſera méchant, inquiet, avide, ſans ſtabilité, toujours dans un état de diviſion, ou avec lui-même ou avec ſes voiſins : tels furent les Pauliſtes. Enfin, s'il peut vivre plus aiſément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce que de pillage ; il prendra les vertus de ſa ſituation, les doux penchans qu'inſpire l'intérêt raiſonné du bien être. Civiliſé par le bonheur & la ſécurité d'une vie paiſible, il reſpectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la ſurabondance de ſes productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivoient librement & paiſiblement dans leur iſle, lorſque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une adminiſtration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défenſe ont attiré ſur eux, en 1778, les armes de l'Eſpagne, & ne les ont pas préſervés de l'invaſion. Depuis que la récon-

ciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils espèrent tirer un jour de grands avantages.

XXI. Etat du gouvernement de Saint-Paul.

La province de Saint-Paul est bornée au Nord, par la rivière de Sapucachy & par des montagnes; au Sud, par la rivière de Parnagua & par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'Ouest, par le Parana, par Rio-Grande, & par la rivière des Morts; à l'Est par la mer.

C'est à treize lieues de l'océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux & au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'apperçurent qu'on vouloit les soumettre à quelque police, ils abandonnèrent les rives où le hasard les avoit jettés, & se réfugièrent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur

donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. D'autres bandits & les générations qui sortoient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutoient & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, sévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espèce de noviciat ou qui pouvoient être soupçonnés de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde. C'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer qui suit de près l'indépendance; les progrès de la liberté qui mènent au desir d'un nom: peut-être tous ces motifs réunis leur donnèrent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistoient étoient mis à mort; les

ſers devenoient le partage des lâches ; & beaucoup ſe cachoient dans les antres & dans les forêts pour éviter le tombeau ou la ſervitude. Qui pourroit compter les dévaſtations, les cruautés, les forfaits, dont ſe rendirent coupables ces hommes atroces? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, ſe formoient, ſous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établiſſemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques détachées, en quelque ſorte, de la grande, cédèrent peu-à-peu aux inſinuations qu'on employa pour les aſſujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entiérement méconnue ; &, avec le tems, tous les Pauliſtes furent ſoumis à la couronne de la même manière que ſes autres ſujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro qui, en 1553 avoient été données aux deux frères Alphonſe & Pierre Lopès de Souza, & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choſes coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'eſt

pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, & huit mille neuf cens quatre-vingt-sept nègres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton; & son commerce intérieur se réduit à fournir des farines & des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réussiroient très-bien; & personne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer & d'étain qui se trouvent entre les rivières Thecté & Mogyassu, dans la Cordelière de Paranan-Piacaba, à quatre lieues de Sorocoba.

XXII. Etat des trois gouvernemens de l'intérieur où sont les mines.

Les six provinces, dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'Ouest à l'Est depuis le 319e degré de latitude occidentale jusqu'au 334e, & qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jetter dans

le

le Paraguay, dans l'Amazone & dans l'Océan C'est le terrein le plus élevé de l'Amérique Portugaise. Des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque par-tout de l'or; & de-là vient qu'il est appellé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraes. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-six mille soixante & quinze Indiens & cent huit mille quatre cens six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas dont le chef-lieu est Villa-Bôa, a huit mille neuf cens trente-un blancs; vingt-neuf mille six cens vingt-deux Indiens; & trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs; de quatre mille trois cens trente-cinq Indiens; de sept mille trois cens cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination Portugaise, Elle est bornée par les Chiquites & par les

Moxos, peuples aſſujettis à l'Eſpagne par les travaux des Jéſuites.

XXIII. Hiſtoire des mines d'or trouvées dans le Bréſil. Manière de les exploiter.

La connoiſſance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des tems plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Pauliſtes en découvrirent près de la montagne de Jaguara : mais la mort déſaſtreuſe du roi Sébaſtien fit bientôt oublier une ſource de richeſſes, dont l'état ni les citoyens n'avoient juſqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le diſtrict de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la miſère des peuples qui ſupportoient trop impatiemment le joug Eſpagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y conſentir, en 1603, ce fut avec la réſolution de l'empêcher ; & ſes lâches ſucceſſeurs adoptèrent ſa tyrannique politique.

L'heureuſe révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portoit, fut ſuivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente criſe, la nation ne s'occupa que de la défenſe de ſa liberté, &

le ministère que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à sonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenans de grands trésors dans la province de Minas-Geraes. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejettés; & trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Riodas-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or & où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araès.

Hors de ces trois contrées, appellées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de

produit annuel de Minas-Geraes n'eſt que de 18,750,000 livres ; de Goyas que de 4,687,500 livres ; de Matto-Groſſo que de 1,312,500 livres ; de Bahia & de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'eſt en tout 25,312,500 livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en eſpèces lui donne 1,647,500 livres, & à raiſon de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le tranſport que font ſes vaiſſeaux de tout l'or qui appartient au commerce ; de ſorte que ſur 25,312,500 livres que rendent les mines, le miniſtère en prend 7,103,000 livres. Il obtiendroit même quelque choſe de plus, s'il ne ſortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernières impoſitions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Bréſil.

Les premiers écrivains politiques, qui portèrent leur attention ſur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent ſe rappro-

cheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre & sans mesure, dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

produit annuel de Minas-Geraes n'eſt que de 18,750,000 livres; de Goyas que de 4,687,500 livres; de Matto-Groſſo que de 1,312,500 livres; de Bahia & de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'eſt en tout 25,312,500 livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en eſpèces lui donne 1,647,500 livres, & à raiſon de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le tranſport que font ſes vaiſſeaux de tout l'or qui appartient au commerce; de ſorte que ſur 25,312,500 livres que rendent les mines, le miniſtère en prend 7,103,000 livres. Il obtiendroit même quelque choſe de plus, s'il ne ſortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernières impoſitions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Bréſil.

Les premiers écrivains politiques, qui portèrent leur attention ſur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent ſe rappro-

cheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre & sans mesure, dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas feulement plus communs; elle hauffa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui fe trouva plus abondant dans ces contrées. L'Efpagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à feize dans fes monnoies; & fon fyftême, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce fyftème exifte encore, fans qu'on foit en droit de blâmer les fpéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Bréfil en fournit beaucoup, n'a baiffé que peu dans les marchés & n'a point du tout baiffé dans les monnoies; c'eft par des circonftances particulières qui ne détruifent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos ufages. C'eft le même luxe qui a foutenu le prix des diamans; quoiqu'ils foient devenus plus communs.

XXIV. Hiftoire

Dans tous les tems, les hommes ont

affecté l'étalage de leurs richesses ; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir ; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont, à cet égard, la même vanité. De toutes les matières qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en sont quelquefois éblouissantes. On diroit qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres précieuses ; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles ; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux ; que cette dispendieuse parure fait mieux la satyre de leurs époux ou de leurs

des mines de diamans découvertes dans le Brésil. Considération sur la nature de cette pierrerie.

amans que l'éloge de leurs charmes ; que la Vénus de Médicis n'a qu'un ſimple bracelet; & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richeſſe de ſon écrin eſt un homme ſans goût ?

On trouve des diamans de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du ſaphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chère. Viennent enſuite les diamans roſes, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Le diamant eſt une pierre cryſtalliſée, dont la forme eſt un octaedre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou alongée ou applatie : mais jamais ſes angles ſolides ne ſont auſſi nettement, auſſi régulièrement terminés qu'ils le paroiſſent dans les autres pierres cryſtalliſées, & ſur-tout dans le cryſtal de roche.

Mais la cryſtalliſation n'en eſt pas moins

régulière dans l'intérieur. Cette pierre eſt composée de petits feuillets extrêmement minces, ſi étroitement joints enſemble qu'elle préſente une face unie & brillante dans l'endroit même de la caſſure. Malgré cette union ſi intime des élémens de la cryſtalliſation du diamant, on ne peut le polir qu'en faiſiſſant la diſpoſition des lames dans le ſens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une ſur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réuſſiroient pas, & le diamant s'échaufferoit ſans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne ſont pas uniformes & dans le même ſens. Les diamantaires comparent la compoſition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles ſe croiſent en tout ſens.

Le diamant eſt au-deſſus de toutes les autres pierres par ſon éclat, ſon feu & ſa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorſqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expoſe quelque tems aux rayons du ſoleil, & de la con-

ſerver auſſi plus long-tems que les autres corps, lorſqu'il eſt enſuite porté dans les ténèbres. C'eſt d'après ces propriétés, & peut-être auſſi d'après quelques qualités imaginaires, que les phyſiciens ont préſumé que le diamant étoit formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Pluſieurs même ont penſé qu'il contenoit cette terre adamique primitive, long-tems l'objet de tant de recherches pénibles & de ſpéculations extravagantes.

La dureté du diamant faiſoit croire qu'il étoit indeſtructible, même au feu le plus violent; & rien ne ſembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres & ſur-tout des pierres quartzeuſes qui ne ſouffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occaſion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été ſoumis à l'action du feu avant 1694 & 1695, que le célèbre Averani en expoſa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'inſtruction de Jean Gaſton de Médicis ſon élève. Les phyſiciens célèbres du tems, qui aſſiſtèrent à cette expérience, virent avec étonnement

que le diamant s'exhaloit en vapeurs & disparoissoit entiérement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir, & que les autres pierres plus tendres encore n'éprouvèrent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singulière, répétée sur plusieurs diamans, réussit également : mais la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de soupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés jusqu'au règne de l'empereur François Ier. qui les réitéra à Vienne, en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisoit dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvoient tout au plus qu'une légère altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires; ils choquoient si fort les préjugés reçus, qu'ils retombèrent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas

moins inconnus, ou contredits par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France, en 1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'Académie des Sciences, & leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié & combiné ses essais, il en résulte très-clairement, & de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore & brûle assez rapidement au feu & à l'air libre; que son entière destruction, loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui, demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit, non-seulement à l'air libre: mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine long-tems continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les

fels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action ; il ne se mêle à aucun verre dans la vitrification ; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici ; & ces propriétés sont également communes aux diamans de l'Inde & à ceux du Brésil, aux diamans blancs & à ceux qui sont noirs ou colorés, aux diamans parfaits & aux diamans de *nature* & qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de cette substance, jusqu'ici unique dans la nature, qu'avec les apparences extérieures des autres pierres, elle ne leur ressemble en rien, quant à la nature de sa composition : qu'avec la dureté la plus grande, elle est la seule de ce genre qui ne résiste point & qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les règnes par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre, dans la chaîne & l'échelle des êtres, à l'ordre des nuances insensibles ; & tantôt rompant toute série, elle fait un saut brusque, laisse derrière elle un vuide immense, & pose

deux bornes éloignées dont il eſt impoſſible de remplir l'intervalle. C'eſt ainſi que certains végétaux jouiſſent déja de quelques avantages de l'animalité ! Il en eſt de même de l'or, du mercure & du ſoufre, comparés aux autres ſubſtances minérales & métalliques ; & enfin de l'homme qui laiſſe à une ſi grande diſtance les autres animaux.

Il eſt très-peu de mines de diamant. Juſqu'à ces derniers tems, on n'en connoiſſoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne eſt ſur la Gouel, qui ſort des montagnes & va ſe perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où ſe trouvent les diamans. Mais cette mine eſt peu abondante ; ainſi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'iſle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le ſol d'où l'on tire ces diamans. Pluſieurs de ces mines ont ſix, huit, juſqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrein ſablonneux & pierreux. On en fouille d'autres, dans une eſpèce

eſpèce de minerai ferrugineux où elles s'enfoncent juſqu'à cinquante braſſes. Mais partout, cette pierre ſingulière eſt iſolée & ne paroît adhérente à aucune baſe, à aucun rocher. Elle eſt enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne & de même nature que le noyeau. Cette pellicule eſt communément recouverte d'une première croûte peu ſolide, formée de la terre ou du ſable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indoſtan. Ce ſont les naturels du pays qui les exploitent & qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portoient autrefois a Madras & qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier eſt tombé, depuis aſſez long-tems, entre les mains de quelques Anglois qui négocient pour leur propre compte. Ils diſtribuent les pierres de poids différent, de qualités diverſes, en bourſes aſſorties qui, à Londres, ſont vendues cachetées avec leurs factures. En faiſant des ſix dernières années une année commune, le prix réuni

de tous ces diamans s'eſt élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregiſtré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux & trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avoit un d'une forme très-irrégulière, qui peſoit 193 karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refuſa de le céder à l'impératrice de Ruſſie pour deux millions cinq cens mille livres & une rente viagère de ving-cinq mille francs. Perſonne ne ſe préſenta pour l'acheter; & ce négociant fut trop heureux que M. Orloff renouvellât quelque tems après l'offre de deux millions cinq cens mille liv. mais ſans penſion. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de ſa fête, des mains de ſon favori, ce riche préſent.

Il étoit à craindre que les révolutions, qui bouleverſent ſi ſouvent l'Indoſtan, ne rendîſſent les diamans plus rares. On fut raſſuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Bréſil ſur quelques branches de la rivière das Caravelas, & à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraes.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussoient, comme inutiles, avec le sable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix & fit part de ses idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Acunha, son ministre en Hollande, de les faire examiner. Aprés des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cens quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement : mais les mesures prises par un ministère attentif, les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cens esclaves. Dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à

ſon gré le nombre, en payant cent ſols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour aſſurer l'éxécution du privilège, les mines d'or qu'on exploitoit au voiſinage furent généralement fermées; & ceux qui avoient fondé l'eſpoir de leur fortune ſur cette baſe ſouvent trompeuſe, ſe virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de reſter ſur leurs héritages: mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entre eux qui bleſſeroient les droits accordés au monopole. Depuis que le ſouverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans: mais ſous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'elle-même a fixé, & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent paſſer du Nouveau-Monde dans l'ancien, ſont enfermés dans une caſſette à trois ſerrures, dont les principaux membres de l'adminiſtration ont ſéparément les clefs; & ces clefs ſont dépoſées dans un autre coffre ſur lequel le vice-roi doit appoſer ſon cachet. Au tems du privilège excluſif, ce précieux dépôt,

à son arrivée en Europe, étoit remis au gouvernement qui retenoit, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passoient vingt karats, & en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage, & quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en saisit & qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'élève à un dixième, comme le pensent tous les gens instruits, ce sera 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'éleve pas annuellement à plus de 3,432,000 livres. L'Angleterre & la Hollande achètent ces diamans bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Bréſil ne ſont pas tirés d'une carrière. Ils ſont la plupart épars dans des rivières, dont on détourne plus ou moins ſouvent le cours. S'y ſont-ils formés ? Y ſont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent ? C'eſt ce qui n'eſt pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y ſont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers & des montagnes, c'eſt l'accroiſſement de leur quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Aux Indes Orientales & Occidentales, les mines ſont placées à peu de diſtance de la ligne ; les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, & les autres dans les degrés correſpondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts eſt plus épaiſſe aux diamans du Bréſil qu'à ceux de l'Indoſtan ; & il eſt aiſé ou du moins poſſible de les diſtinguer ſous cette forme. Mais lorſqu'ils ſont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Auſſi la valeur eſt-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre ſeulement des petits diamans. Ceux d'Amérique, qui paſſent quatre ou cinq karats, ont la plu-

part des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Asie ; & alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres : mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamans, on trouve encore des amétistes, des topases très-imparfaites, & des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole ; & ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 liv. ; & les droits que perçoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1500 l.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Brésil, sans qu'on se soit jamais occupé du soin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste & fertile région du nouvel hémisphère.

XXV. Situation actuelle du Brésil.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières. L'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paroît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre; le commerce exclusif des diamans : la vente d'un grand nombre de monopoles; la surcharge des douanes : telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamans qui monte à six ou sept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les productions qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 liv. On y exige l'achat de la croisade qui ne passe pas 160,000 liv. On y exige des droits sur les esclaves qui s'élèvent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne & pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers subalternes de justice 155,000 liv. On y exige dix pour cent sur

tout ce qui entre, dix pour cent ſur tout ce qui ſort, ce qui peut rendre 4,882,000 l. On y exige 1,124,000 liv. pour laiſſer circuler dans l'intérieur des terres les boiſſons & les marchandiſes arrivées dans les ports. Le gouvernement s'eſt encore réſervé le monopole du ſel, du ſavon, du mercure, de l'eau-forte & des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagemens dans le Bréſil. Elle doit au Para 713,000 livres; 517,600 liv. à SaintPaul & à Matto-Groſſo; 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro : en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occaſionnées par la conſtruction récente de quelques forts, plus ou moins néceſſaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, & par celles qu'il a fallu ſoutenir depuis contre l'Eſpagne.

De ſon côté, le Bréſil devoit, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 liv. C'étoit du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établiſſement.

XXVI. Liaisons extérieures du Bréſil.

La colonie a formé des liaiſons de commerce avec diverſes contrées du globe. Autrefois, les vaiſſeaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient & y vendoient une partie de leur cargaiſon. Cette communication a été interrompue dans les tems modernes pour des raiſons que nous ignorons, mais qui ne ſauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les iſles du Cap-Verd juſqu'au-delà du pays d'Angole, eſt plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Bréſil; & ceux de Rio-Janeiro ont commencé aſſez récemment à ſe porter ſur la côte orientale. Dans ces voyages ſont employés des bâtimens, conſtruits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de ſoixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des nègres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'eſt pour l'exploitation des mines, c'eſt pour la culture des terres que ſe fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons ſous les yeux démontrent que chacune des huit dernières années, on a arraché de ces malheureux

rivages ſeize mille trois cens trois eſclaves, qui, à raiſon de 312 liv. l'un dans l'autre, ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de ſucre, les toiles de coton que fournit le Bréſil; avec la verroterie, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, diverſes quincailleries arrivés d'Europe.

Les liaiſons de la colonie avec les iſles Portugaiſes ont un autre but. Madère lui envoie tous les ans, ſur huit ou neuf petits navires, pour 400,000 liv. de vin, de vinaigre & d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores, ſur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour 610,000 liv. des mêmes boiſſons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes ſalées & des farines. Les agens de ce commerce ſe chargent en retour des productions du Bréſil, dont la métropole ne s'eſt pas réſervé la propriété excluſive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année des denrées de la colonie, que pour 2,271,000 liv.

Preſque toutes les richeſſes de cette vaſte contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 juſqu'en 1775, elles

s'élevèrent annuellement à 56,949,290 liv. L'or, les diamans; quatre cens quarante-trois mille quintaux de ſucre; cinquante-huit mille cinq cens quintaux de tabac; quatre mille cinq cens quintaux de coton; vingt mille quintaux de bois de teinture; cent quatorze mille quatre cens vingt cuirs; d'autres objets moins importans formèrent ce grand produit.

Quelques variations ont ſuivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous ſont pas aſſez connues, pour que nous en puiſſions parler avec la dernière préciſion. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de ſucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cens vingt-un quintaux de riz & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoient autrefois. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs & de 965,000 livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie eſt payée avec des marchandiſes qui, originairement, n'ont pas coûté au-deſſus de quinze ou ſeize millions. Les droits que s'eſt réſervé le ſouverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand abſorbent le reſte.

Le Portugal ne fourniſſoit autrefois de ſon propre fonds à la colonie que quelques boiſſons. Depuis que l'induſtrie de ſes provinces a été un peu réveillée, il ſuffit à la moitié des conſommations qui ſe font dans la contrée du nouvel hémiſphère qui lui eſt ſoumiſe.

C'eſt avec les deux tiers des produits du Bréſil qu'on livre à l'étranger; c'eſt avec l'or & les diamans qui arrivent de cette région; c'eſt avec les vins, les laines, les ſels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer ſoixante-millions de marchandiſes qu'il reçoit annuellement des diverſes contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont priſe à ce commerce. Au tems où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande

ſept, Hambourg ſix, la France cinq, la Suède quatre, le Dannemarck quatre, l'Eſpagne deux, & la Ruſſie une ſeulement. On ne s'eſt pas toujours ainſi diſputé les dépouilles de cette nation.

XXVII.
Le Portugal & ſes établiſſemens éloignés ſont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'eſt-il fait ?

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique & en Aſie, n'étouffèrent pas les racines de leur induſtrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magaſin général des marchandiſes des Indes, ſes manufactures de ſoie & de laine ſe ſoutinrent. Elles ſuffiſoient à la conſommation de la métropole & du Bréſil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités, dont la tyrannie Eſpagnole écraſa le royaume, on n'eut pas à déplorer la ceſſation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthouſiaſme ſaiſit les peuples. Une partie paſſa les mers, pour aller défendre les poſſeſſions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il

ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontières. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle, qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravage dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances, presque aussi

intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder: & leur avidité osa franchir encore les privilèges qu'on leur avoit si mal-à-propos prodigués. L'industrie Portugaise fut entiérement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva un peu.

Cette couronne possédoit depuis assez longtems quelques isles en Amérique. Les entraves, dont on les avoit enveloppées, avoient étouffé jusqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y auroit infailliblement & rapidement animé les cultures. On préféra d'assurer au monopole qui les tenoit asservies, l'approvisionnement exclusif du royaume; & les sucres, les tabacs du Brésil y furent sévérement interdits en 1664. La cour de Lisbonne aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconsidérée, défendit de son côté l'entrée des manufactures Françoises les seules qui eussent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gênes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries qu'elle a depuis toujours conservée; l'Angleterre s'appropria celle des étoffes de laine, mais

mais avec un ſuccès moins ſoutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appellés de toutes parts, commencèrent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toiſons de leurs troupeaux. Les progrès de cette induſtrie furent aſſez rapides, pour qu'en 1684 on pût proſcrire pluſieurs eſpèces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpèce.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangemens. Elle s'occupa long-tems & vivement du projet de ſe r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses ſoins lui promettoient quelquefois une iſſue favorable; mais l'inſtant d'après il falloit renoncer à des eſpérances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorſqu'il ſe fit dans le ſyſtême politique de l'Europe, un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon, qu'on trouvoit déja trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal, en particulier,

qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de son commerce, ne pouvoit manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilège exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déja établi pour son intérêt particulier, ce

qu'elle montroit à ſon allié ſous l'aſpect d'une faveur tout-à-fait ſignalée. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ſes vins nuiſoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la conſommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été pouſſée plus loin par les mêmes motifs, ſans qu'on ait ceſſé de la faire enviſager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe. Elles diſparurent. La Grande-Bretagne habilla ſon nouvel allié ; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de ſel, de fruits, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Bréſil. La balance pencha de plus en plus de ſon côté; & il n'étoit guère poſſible que cela fût autrement.

Tous ceux qui ſe ſont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont ſuivi les révolutions, ſavent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui eſt parvenu à s'en appro-

prier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournissoit son vêtement, sa nourriture, sa quincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoyoit ses propres matières manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde, & faisoit toute sa navigation dans l'ancien.

Elle avoit mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocioit à Lisbonne, où il en valoit dix. Au bout de dix ans, le capital étoit payé par les intérêts, & il se trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maiſons Angloiſes, établies à Lisbonne, recevoient les marchandiſes de leur patrie, & les diſtribuoient à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendoient le plus ſouvent pour le compte de leurs commettans. Un modique ſalaire étoit l'unique fruit de cette induſtrie, aviliſſante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui raviſſoit juſqu'à la commiſſion. Les flottes deſtinées pour le Bréſil appartenoient en entier aux Anglois. Les richeſſes qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne ſouffroient pas ſeulement que ces produits paſſâſſent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient & n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en paſſer. Ces étrangers diſparoiſſoient auſſi-tôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient propoſé, & tenoient l'état, aux dépens duquel ils s'enrichiſſoient, dans un épuiſement continuel. Il eſt prouvé, par les regiſtres des flottes, que dans l'eſpace de ſoixante ans, c'eſt-à-dire, depuis la découverte des mines juſqu'en 1756, il étoit

ſorti du Bréſil, en or, deux milliards quatre cens millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal ſe réduiſoit, à cette dernière époque, à quinze ou vingt millions; & cet état en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit, Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appellée par ſes avantages naturels, qu'à être une puiſſance du ſecond ordre. Quoique les changemens arrivés ſucceſſivement dans ſa religion, dans ſon gouvernement, dans ſon induſtrie, euſſent amélioré ſa ſituation, augmenté ſes forces, développé ſon génie; il ne lui étoit pas poſſible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorſque ſans liaiſons avec ſes voiſins, il ſortoit pour ainſi dire ſeul de ſon néant, n'étoient pas ſuffiſans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun commun à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous

les cabinets & faifoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de fes richeffes, & que fa puiffance politique fe mefuroit fur la quantité de fes millions. Cette vérité, qui avoit dû fans doute affliger fon ambition, lui devint favorable auffi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle fes premiers befoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la néceffité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume fe trouva dans la dépendance de fes faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, felon l'expreffion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allèrent plus loin; ils lui firent perdre toute confidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaifon des affaires générales; en lui perfuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Repofez-vous fur nous de votre fûreté, lui difoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'eft ainfi que fans avoir prodigué ni fang, ni travaux, fans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils fe rendirent bien plus maîtres du Portugal,

que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Aussi-tôt que la Grande-Bretagne l'eut condamné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumière qui brilloit dans l'Europe entière, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation retrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des loix supportables, tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible : cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux ; parce qu'il se trouve diffici-

lement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus befoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne font guère l'ouvrage du moment. Prefque toujours, ils ont des précurfeurs qui ont réveillé les efprits, qui les ont difpofés à recevoir la lumière, qui ont préparé les inftrumens néceffaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce royaume fera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes fi heureufement fuivis par les nations les plus éclairées.

XXVIII. Moyens qu'il conviendroit à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux fans lequel tous les autres feroient chancellans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, fera de fecouer le joug de l'Angleterre. Dans fa fituation actuelle, le Portugal ne fauroit fe paffer des marchandifes étrangères. Il eft donc de fon intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs poffible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il eft obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à fe défaire du fu-

perflu de fon fol & de celui de fes colonies; il doit, par la même raifon, attirer dans fes ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la maffe & le prix de fes exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions ftipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, fans s'expofer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilège exclufif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il refte toujours néceffairement le juge de ce qui convient à fon état. On ne conçoit pas ce que le miniftère Britannique pourroit oppofer de raifonnable à un roi de Portugal qui lui diroit: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes fujets à auffi bon marché, à meilleur marché que vous; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes Angloises, que la Grande-Bretagne qui naguère, faisoit presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, que pour 95,613,547 liv. 10 sols de marchandises; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulièrement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les reti-

rent, en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le miniſtère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès ; parce que c'eſt un de ces événemens qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en poſſeſſion ; des négociations heureuſement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plu-

ſieurs des choſes qu'ils achètent, lorſque leur gouvernement aura établi dans ſes ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les déſavantages de ſon commerce purement paſſif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses adminiſtrateurs ſubjugués par le goût dominant du ſiècle, ont déja établi quelques manufactures de ſoie, de laine & d'acier. Nous penſons qu'il auroit fallu commencer par renouveller les cultures anéanties, par ranimer les cultures languiſſantes.

Le climat du Portugal eſt favorable à la production des ſoies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptiſés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquiſition, plus ſévère & plus puiſſante ſous la maiſon de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Eſpagnole, les perſécuta. La plupart des fabriquans ſe réfugièrent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur induſtrie, portèrent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la

culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal, d'entrer d'une manière plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celles d'Eſpagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laiſſent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet eſprit d'obſervation qui fait juger ſainement des choſes, penſent que la quantité en pourroit être doublée, ſans faire aucun tort aux autres branches d'induſtrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du ſel paroît avoir été pouſſée avec

plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 livres. Il eſt corroſif, il diminue le poids & le goût des alimens : mais il a l'avantage de conſerver plus long-tems, le poiſſon & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à meſure que la navigation ſera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût & leur qualité ne permettoient de l'eſpérer. Des circonſtances particulières les avoient rendus la boiſſon la plus ordinaire du nord de l'Europe & de l'Amérique. Il étoit impoſſible de prévoir que ce ſeroit la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroit le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les ſeps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit pas moins un attentat contre le

droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtère, tout eſt à tous; rien n'eſt individuellement à perſonne; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi d'une ſociété. Ici, chacun a ſa tête & ſa propriété; une portion de la richeſſe générale, dont il eſt le maître & maître abſolu, dont il peut uſer ou même abuſer à ſa diſcrétion. Il faut qu'un particulier puiſſe laiſſer ſa terre en friche, ſi cela lui convient, ſans que l'adminiſtration s'en mêle. Si le gouvernement ſe conſtitue juge de l'abus, il ne tardera pas à ſe conſtituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté ſera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma choſe à ſa fantaiſie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela ſous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne ſuis plus le maître abſolu de ma choſe; je n'en ſuis que l'adminiſtrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en ſociété, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en

en être févérement puni par la misère, & par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives ; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations ; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du bled. Elle

eſt ſi languiſſante que le royaume achète les trois-quarts des grains qu'il conſomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un ſol trop peu arroſé ſa ſubſiſtance entière : mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui ſera poſſible le beſoin qu'il a de ſecours étrangers. Sa population eſt ſuffiſante pour pouſſer vivement ces travaux ; puiſqu'à compter quatre perſonnes & demie par feu, elle s'élève à un million neuf cens ſoixante mille ames, ſans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuſe, ſi elle penſoit que le tems ſeul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts, qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie, & dont la confuſion augmente d'année en année. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hommes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'a-

près lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal, que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leur ſecours. Un revenu de 46,884,531 livres bien adminiſtré, facilitera ces libéralités, ſouvent plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement, & s'élèveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui ſemblables à des arbuſtes épars & rampans triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état, preſqu'anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignoran-

ce, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera, qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands; tous mal construits & mal équippés. Sa population, réduite à un million neuf cens soixante mille ames, renaîtra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir; mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes considérables, que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles soumises à la couronne. Madère, dont les exportations annuelles s'élèvent à 4,658,800 l. verra augmenter ses travaux, ses prospérités & ses richesses. L'amélioration des Açores sera plus grande encore. On sait que cet archipel, composé de neuf isles, dont Tercère est la principale, n'a que cent quarante-deux mille habitans, & ne vend actuellement à sa métropole, au Brésil & à l'Amérique Septentrionale de ses vins, de ses toiles, de ses grains & de ses bestiaux que pour 2,440,000 l. Les isles même du Cap-Verd, malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets & plus particuliérement l'orseille, cette espèce d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager, dans ses possessions, les cultures qui y sont connues. Ses soins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du sol, que la température & la variété du climat ne cessent d'appeller.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525, elle ne reçut que quelques profcrits fans mœurs ou fans fortune.

Les grands qui, à cette époque, y obtinrent des provinces, en firent un théâtre de carnage & de deftruction. Ce fut une lutte de foixante ans entre les Portugais qui vouloient tout afservir & les Indiens qui fe refufoient aux chaînes qu'on leur préfentoit, ou qui les brifoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Bréfiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir fous le joug, étoient peu de chofe. Ceux des Européens n'étoient rien, parce qu'ils fe feroient crus dégradés par les occupations de l'efclavage. On ne pouvoit attendre quelque fuccès que des noirs : mais ils ne commencèrent à fe multiplier que vers 1570.

Dix ans après, le Portugal fut afservi ; & l'on croira fans peine que le gouvernement Efpagnol, qui laiffoit tomber dans le cahos fes anciennes poffeffions de l'autre hémifphère, ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui, quoique foumife, lui étoit fufpecte.

Les longues & fanglantes guerres, que le Bréfil eut à foutenir contre les Hollandois,

retardèrent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne, mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commencèrent à y cultiver des productions qui, jusqu'alors, avoient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix; & la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un si grand malheur avertissoit le ministère de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étoient.

L'or & les diamans, ces trésors, de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives & précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençoit à se dissiper, lorsque les monopoles arrêtèrent le penchant qu'on montroit généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre, & même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne sont pas encore remboursés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y sont multipliés. Ses côtes, d'un accès facile, sont généralement fertiles. L'intérieur du pays, encore plus productif & coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les voir détruites

par ces terribles ouragans, par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures isles de cet hémisphère. On y est encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra, lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette foule de traitans qui l'humilient & qui l'oppriment; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable; lorsque ses productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus considérables que celles de ses concurrens; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales, & permis de tirer de son propre sein l'argent qu'exigeroit cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisans pour multiplier, pour étendre ses travaux. Au tems où nous écrivons, elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs; trois cens qua-

rante-ſept mille huit cens cinquante-huit eſclaves; deux cens ſoixante-dix-huit mille trois cens quarante-neuf Indiens : ce qui lui forme une population de huit cens deux mille deux cens trente-cinq perſonnes. On fait monter à deux cens mille le nombre des ſauvages encore errans dans le Bréſil. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de leur faire reconnoître l'autorité de la cour de Lisbonne : mais ce ſeroit ſans beaucoup d'utilité, à moins que des adminiſtrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginâſſent des méthodes qui ont échappé à trois ſiècles de méditation.

Un moyen plus ſûr d'augmenter la maſſe des productions ſeroit de recevoir, au Bréſil, tous les étrangers qui voudroient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations ſont épuiſées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue ſi commune de faire promptement fortune, y porteroient leur activité leur induſtrie & leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiroient un meilleur eſprit dans la colonie, & redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles un reſſort qu'ils ont perdu depuis très-long-tems.

Cet ordre de chofes s'établiroit, fans bleffer aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivières font en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le fyftême a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de fol, fous la condition formelle de le mettre en valeur dans le tems prefcrit. En diftribuant ces domaines à fes nouveaux fujets, elle ne dépouilleroit pas les anciens, & elle augmenteroit fes cultures ainfi que le nombre de fes défenfeurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer jufqu'à la moindre trace de l'inquifition, de ce tribunal horrible, dont le nom feul fait frémir les nations qui n'ont pas entiérement renoncé à leur raifon. Ce feroit même peu, fi l'on ne diminuoit encore l'influence du clergé dans les réfolutions publiques & dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favorifer la corruption des prêtres, pour affoiblir l'afcendant que la fuperftition leur donnoit fur l'efprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eft pas infaillible, comme le Bréfil en fournit la preuve, la morale ne fauroit approuver cette exé-

crable politique. Il feroit plus fûr & plus convenable d'ouvrir indiftinctement à tous les citoyens, l'entrée du fanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle feroit fermée à tous ceux dont le fang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des nègres. Cette diftinction a fait prendre à un corps, déja trop puiffant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établiffemens d'Afrique. Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naiffance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richeffes?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux eccléfiaftiques. Les fecours fpirituels qu'ils offrent, feront, difent-ils, payés par ceux qui réclameront leur miniftère. Cette méthode redoublera leur vigilance & leur zèle. Leur habileté, pour la conduite des ames, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philofophes qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, feroit funefte au repos public; & qu'il valoit mieux

endormir ce corps ambitieux dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas, ajoutent-ils, que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps & le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe qui disoit à un grand monarque. Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & a leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est aussi vil devant l'être des êtres que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru

de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les ſuites naturelles d'un pareil ſyſtême ? De menacer la ſociété de troubles interminables, juſqu'à ce que les miniſtres de la religion ſoient dans la dépendance abſolue du magiſtrat ; & ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur ſubſiſtance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement que par cette voie. C'eſt l'ouvrage d'une adminiſtration prudente que d'amener, ſans troubles & ſans ſecouſſe, le ſacerdoce à cet état, où ſans obſtacles pour le bien, il ſera dans l'impuiſſance de faire le mal.

Juſqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but ſalutaire, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, ſi l'on veut que les Portugais qui habitent le Bréſil, oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & monaſtique, ont-ils trop vieilli dans leur eſprit, pour en être arrachés. La lumière ſemble ré-

ſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame, ſans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matière d'opinion, ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon, ou à la mépriſer; à en faire uſage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les pères défendent avec obſtination, les rêveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Bréſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne

feront plus bornés à gémir ſur l'oiſiveté, l'ignorance, les bévues, les ſuperſtitions, qui ont fait la baſe de ſon adminiſtration. L'hiſtoire de cette colonie n'en ſera plus la ſatyre.

XXIX. La Cour de Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ſes projets de réforme par la crainte de ſe brouiller avec l'Angleterre ?

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un inſtant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait ſuſpendre, ne ſont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle eſt l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne ſauroit ni exiſter, ni devenir floriſſant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaiſe ſe forma ſans le ſecours des autres nations; que durant tout le tems de ſes démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois ſiècles, d'elle-même, lorſqu'elle établit ſa domination ſur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ſes propres forces. Toutes ces grandes choſes furent opérées par les ſeuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand tréſor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât

imaginât qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir par lui-même : ſemblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richeſſes jette dans la puſillanimité.

Nul état ne doit ſe laiſſer protéger. S'il eſt ſage, il doit avoir des forces relativement à ſa ſituation ; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que ſon ambition ne ſoit démeſurée, il a des alliés qui, pour leur propre ſûreté, ſoutiennent ſes intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'eſt une vérité générale, applicable ſur-tout aux états qui poſſèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & ſe réuniront, quand il le faudra, pour leur conſervation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, ſoutiendra toujours un état, dont l'indépendance eſt eſſentielle à l'équilibre de toutes les autres puiſſances. Leur concert ſeroit ſur-tout unanime & bientôt formé, ſi l'Eſpagne, ſe livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entrepriſes. Ja-

mais la politique ſoupçonneuſe, inquiète & prévoyante de notre ſiècle, ne ſouffriroit que tous les tréſors du Nouveau-Monde fuſſent dans la même main, ni qu'une ſeule maiſon venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette ſécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pouſſer la négligence auſſi loin qu'elle le faiſoit, lorſqu'elle ſe repoſoit de ſa défenſe ſur les armes Britanniques, ou que ſon indolence s'endormoit ſur celle de ſes voiſins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le ſyſtême politique; ce qui eſt le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la conſidération? il faudra qu'elle ſe mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la faſſe même, ſi ſes droits ou ſa ſûreté l'exigent. Ce n'eſt pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorſque tous les peuples ſont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance, intéreſſent toutes les autres. Celles mêmes qui ſont les

plus éloignées des champs de carnage, font souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment surtout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié : tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne lève enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité ; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replieroit sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne feront que de foibles pallia-

tifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX. Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort & celui de ses colonies?

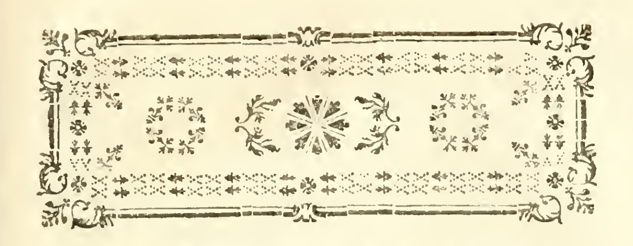
On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagère, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur

avenir, lorſqu'on ne voit point ſortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choſes, un nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande cataſtrophe n'apprend rien, eſt perdue ſans reſſource, ou ſa reſtauration eſt renvoyée à des ſiècles ſi reculés, qu'il eſt vraiſemblable qu'elle ſera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le préſage de ma penſée où il ne pourroit ſe fixer ou rentrer ſans me plonger dans une profonde affliction. Mais, dans ce moment, je ne puis me diſſimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de reſſort aux eſprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la ſuperſtition. Le gouvernement, qui ſe joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne ſauroit diſtraire de ſon empreſſement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des conſciences hardies opprimèrent les conſciences foibles; & l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande ſervitude. Triſte & commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque tou-

jours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce Nouveau-Monde.

Fin du neuvième Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIXIÈME.

Établissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

I. Considérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe

JUSQU'A présent, nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols & des Portugais. Les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois avec lesquels nous allons descendre dans les isles,

dans le Nouveau-Monde.

y feront - ils moins féroces que ceux qui fe font emparés du continent ? Les habitans renfermés dans ces efpaces limités, fubiront-ils le fort déplorable des Péruviens, des Mexicains & des Bréfiliens ? Des hommes civilifés ayant tous vécu dans leur patrie fous des gouvernemens, finon fages du moins anciens ; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avoient reçu les leçons & quelquefois l'exemple des vertus ; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une juftice févère les avoit accoutumés à refpecter leurs femblables, auront-ils tous, tous fans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur fûreté, les premières lueurs de la raifon profcrivent également, & continueront-ils à devenir plus barbares que le fauvage ? En ferai-je donc reduit à ne tracer que d'affreux tableaux ? Bon Dieu ! A quel miniftère étois-je réfervé ? Cette métamorphofe de l'Européen expatrié eft un phénomène fi étrange ; l'imagination en eft fi profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion fe tourmente pour en découvrir le principe, foit dans la nature

humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des loix, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontens de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie & s'exposer à des dangers, à des travaux infinis sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut se développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique & des regards imposans de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêtèrent pas les effets? L'histoire de toutes les sociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au desir de

justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la richesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasionner & accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus, de ceux qui leur restoient à courir, des misères qu'ils avoient souffertes, ne pensèrent-ils pas à s'en dédommager comme des gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées & d'en accroître le domaine de leur souverain, se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers; & le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres, tantôt par les divisions des peuples de l'Europe; & n'étoit-il pas consommé, lorsque le tems du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection & l'autorité sur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir

les lumières & les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance & le respect, & y établir la police & les loix ; & n'y passèrent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avoit dévastées ? Falloit-il se promettre à l'origine des choses une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée ? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre ? Des postes lointains ne devant jamais être sollicités & remplis que par des hommes indigens & avides, sans talent & sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur & à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'état, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimère, & le bonheur futur de ces régions ne seroit-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous, souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions, dont vous ne

pouvez qu'éternifer la mifère ? & que ne les reftituez-vous à elles-mêmes, fi vous défefpérez de les rendre heureufes! Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois ofé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié & ne crie encore dans le défert.

L'Amérique renferme, entre le huitième & le trente-deuxième degré de latitude feptentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiofité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les ifles qui le forment font connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, fous le nom d'Antilles. Les vents qui foufflent prefque toujours de la partie de l'Eft, ont fait appeller celles qui font plus à l'orient, ifles du vent, & les autres, ifles fous le vent. Elles compofent une chaîne dont un bout femble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne feroit-il pas téméraire de les regarder comme les fommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui font devenues des

iſles par une révolution qui a ſubmergé tout le plat pays.

Toutes les iſles du monde paroiſſent avoir été détachées du continent, par des embrâſemens ſouterreins ou par des tremblemens de terre.

II. Eſt-il vraiſemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voiſin?

La fameuſe Atlantide, dont le nom ne ſubſiſte plus, depuis pluſieurs milliers d'années, fut une vaſte terre, ſituée entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonſtances font préſumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les iſles du Cap-Verd, les Açores, Madère, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voiſins, ou d'autres continens abîmés. Les obſervations récentes des navigateurs Anglois ne permettent preſque pas de douter que toutes les iſles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même maſſe. La Nouvelle-Zélande, la plus conſidérable de ces iſles, eſt remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne ſont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de ſix cens quatre-

vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les espèces, des coraux, des bancs d'huitre, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes : l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sables devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la situation horizontale & parallèle des couches de terre & de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières, régulièrement cimentées par l'action constante & successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par

quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles ſaillans oppoſés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur ſource commune : la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a, pour ainſi dire, laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ſes habitans. De-là ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui ont couvert la face de la terre, ſans la dérober toute entière à la fois : car les eaux agiſſant en même-tems dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimenſions, ni ſe déborder d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une altération dans la maſſe entière qui fit tout-à-coup diſparoître les mon-

tagnes, ou s'élever la mer au-deſſus de leur ſommet. Quel changement ſubit d'organiſation pouſſeroit tous les rochers & toutes les matières ſolides au centre du globe pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphère ſoit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce ſont ces aſſauts continuels qui nous ont ſans doute caché ſi long-tems le Nouveau-Monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que ſéparé du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecrètes de ces révolutions particulières, dont la cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en feront toujours ſenſibles pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Ils le feront plus particuliérement pour les Antilles, ſi l'on parvient à conſtater qu'elles éprouvent des ſecouſſes violentes toutes les fois que les volcans des Cordelières jettent des matières, ou que le Pérou eſt ébranlé.

Cet

Cet archipel, comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît formé par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt, à peu de choſe près, nord, & nord nord-oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout-d'un-coup, & ſe prolongeant en ligne droite à l'oueſt, au nord-oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues ſous le nom d'iſles ſous le vent. Ces iſles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt;

mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entre elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau, qui, aux isles du vent, se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les tems, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues ; parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se seroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivières dont l'embouchure est

à la côte du nord, & la ſource eſt dans les montagnes qui règnent de l'eſt à l'oueſt ; c'eſt-à-dire, dans toute la longueur de ces iſles. Ces rivières arroſent un plat pays conſidérable, qui n'a pas été ſans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le ſud, où la mer bat plus furieuſement & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois iſles pluſieurs belles rivières, quelques-unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Ces obſervations, qui paroiſſent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme, produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpèces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, ſituée à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cèdre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

III.
Quelle eſt la nature du ſol des iſles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invaſion?

Le ſol des Antilles eſt en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argile moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argiles graſſes. Le tuf a auſſi ſes propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là, où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique un ſol de pierre ponce. Par-tout où l'argile & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſi-tôt que la couche formée de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la néceſſité des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de ſarclage, & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens abordèrent aux Antilles, ils les trouvèrent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette eſpèce paraſite croiſſoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de liane analogue à ſa flexibilité. Ces forêts, auſſi anciennes que le monde, avoient pluſieurs générations d'arbres qui, par une ſingulière prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excreſcence, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le tems, formoient, ſur la ſurface de la terre, un ſédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins; mais elles s'étendoient en ſuperficie

à proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénètrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de tems, & des roſées continuelles qui humectent ſa ſurface, leur donnoient une direction horizontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés, étoient très-durs. Ils ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti, le palmiſte, le barata, qu'on a depuis ſi utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril, le mancenilier, l'acajou, le bois de fer, qui ſe ſont trouvés propres aux ouvrages de menuiſerie : tel l'acomat, qui, caché en terre ou expoſé à l'air, ſe conſerve long-tems, ſans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou, dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diamètre, ſur une flèche de quarante ou cinquante, ſervoit à former des canots d'une ſeule pièce.

Les vallées, fertiliſées aux dépens des

montagnes, étoient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croissoient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisoit pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient l'igname, le chou caraïbe, la patate, dont les racines tubéreuses, comme celles de la pomme de terre, pouvoient donner, ainsi qu'elles, une nourriture saine. La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude

que la décompoſition de ce que nous appellons mauvaiſes herbes, étoit néceſſaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-ſaines : mais inſipides ſans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte, qui étoit l'unique boiſſon composée des ſauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un ſoleil brûlant.

Outre ces nourritures, les iſles offroient à leurs habitans une aſſez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier eſt tubéreuſe, garnie de chevelu. Sa tige tendre & molle a ſept pieds dans ſa plus grande hauteur & huit pouces de diamètre : elle eſt compoſée de pluſieurs tuniques ou gaînes concentriques, aſſez épaiſſes, terminées chacune par une pétiole ferme, creuſée

en gouttière, qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Ces feuilles, rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, & se dessèchent successivement. Elles sont minces, très-lisses, vertes en-dessus, plus pâles en-dessous, garnies de nervures parallèles & très-serrées, qui se réunissent à la côte & donnent à la feuille un œil satiné. Au bout de neuf mois, le bananier pousse du milieu de ses feuilles, lorsqu'elles sont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur & de deux pouces de diamètre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui supportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style de six étamines & d'un calice à deux feuillets; l'un intérieur, alongé, terminé par cinq dents; l'autre intérieur, plus court & concave. Ce pistil & une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité dont les bouquets sont petits, serrés, cachés sous des enveloppes colorées & persistantes. Dans les autres fleurs, on trouve jusqu'à cinq étamines avortées;

mais le piſtil devient un fruit charnu, alongé, légérement arqué, couvert d'une pellicule jaune & épaiſſe, rempli d'une ſubſtance pulpeuſe, jaunâtre, un peu ſucrée & très-nourriſſante. L'aſſemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante & plus ſur une même tige, prend le nom de régime de bananes: c'eſt la charge d'un homme. Lorſqu'il tient à la tige, ſon poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il eſt cueilli, cette tige ſe deſſèche & fait place à de nouveaux rejettons qui ſortent de la racine & fleuriſſent neuf mois après ou plus tard, lorſqu'ils ſont tranſplantés. On ne connoît pas d'autre manière de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit pluſieurs variétés qui ne diffèrent que par la forme, la groſſeur & la bonté du fruit. Il eſt agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverſes manières.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace, que nous avons appellée liane, embraſſoit tous les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confuſément

mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potagères, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le cresson formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupèdes, tous bons à manger, se réduisoient à cinq espèces, dont la plus grosse ne surpassoit pas nos lapins. Les oiseaux, plus brillans & moins variés que dans nos climats, n'avoient guère d'autre mérite que leur parure : peu d'entre eux rendoient de ces sons touchans qui charment les oreilles ; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers : mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les man-

geât, soit qu'on en prît le suc par infusion ; elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verds, toujours dans leur force ; & ils les ont préférés à tous les remèdes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'univers.

IV. Le climat des isles est-il agréable, est-il sain ?

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles ; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, & dans celle de la végétation, découvrent, qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des posi-

tions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après midi, mais qui diminue enſuite à meſure que cet aſtre baiſſe. Rien n'eſt plus rare qu'un tems couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des ſaiſons que du vent. Partout où il ne ſouffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas: il n'y a que les vents de l'eſt qui tempèrent la chaleur. Ceux qui tiennent du ſud ou de l'oueſt, procurent peu de ſoulagement. Mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'eſt. Les arbres expoſés à ſon action, ſont forcés de pouſſer leurs branches vers l'oueſt dans la direction que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche leurs racines ſont plus robuſtes & plus alongées ſous terre du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi

remarque-t-on que lorſque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes, dont la vraiſemblance eſt frappante. La première eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le même tems. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil qui en paroiſſant ſur l'horizon, raréfie, l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guère ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à meſure que le ſoleil monte ſur l'horizon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir; mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-

mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre qui demeure long-tems raréfié à cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer : c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit ; & continue juſqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du ſoleil reflue à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on obſerve que le vent d'eſt ſe trouve plus régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres tems ; parce que le ſoleil agit plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeurs même de cet aſtre, au rafraîchiſſement des contrées qu'il embrâſe. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des iſles de l'Amérique ; mais non partout également. Là où rien ne fait obſtacle au vent d'eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mais

quand les orages ſont trop violens, ou que les vents variables & paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchiſſent l'air, mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de tems. Le fer ſe rouille du

du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences, juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers tems qui ſuivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette prècaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de manière qu'elle formoit un corps dur preſque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe; & cet uſage généralement adopté s'eſt toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne reſtoit plus rien à

faire, lorſque M. Duhamel propoſa une autre précaution, celle de faire ſécher les farines dans des étuves, avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du miniſtère de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées ſuivant la nouvelle méthode & d'autres ſuivant la pratique ancienne. A leur rètour, les premières n'avoient rien perdu, & les dernières ſe trouvèrent à demi-pourries & dépouillées de leur matière glutineuſe. Tous les eſſais ont donné les même réſultats. Il eſt doux d'eſpérer qu'une découverte ſi utile ne ſera pas perdue pour les nations qui ont formé des établiſſemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y aſſure pas aux ſubſiſtances la même durée qu'elles ont dans nos climats ſecs, & tempérés, du moins s'y corrompront-elles moins vîtes, du moins s'y conſerveront-elles plus long-tems.

V. Phénomènes ordinaires dans les iſles.

Quelque fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſionne de plus redoutables encore : ce ſont des tremblemens de terre aſſez fréquens, & quelquefois terribles dans les iſles. Comme ils ſe font ſentir le plus ſouvent dans le cours, ou vers la fin de la ſaiſon pluvieuſe, & dans

les tems des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomène pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une manière. L'océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée.* On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre ; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cens pas, s'élèvent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crèvent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés

matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singulier phénomène. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumières plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, succède une nuit universelle & profonde; à la pa-

ture d'un printems éternel, la nudité des plus triſtes hivers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés ou leurs débris diſperſés. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres, ou cherchent leurs parens ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris: tout ſemble annoncer les dernières convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amènent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie quelques matières propres à la végétation des plantes; on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit

non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disoient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, & cependant le tems est calme & le sommet des montagnes clair. On entend sous terre, ou dans les citernes, un bruit sourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & se soulève même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées & même

ſes préjugés des peuples ſauvages ſur les tems & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement & l'habitude où ils ſont de vivre en plein champ, les met dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changemens qui ſe paſſent dans l'air, & d'acquérir ſur ce ſujet des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, & aux ſavans à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomène ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiècles.

Aucun ouragan ne vient de l'eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous engageroit à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'oueſt qui règne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du ſud, depuis juillet juſqu'en janvier, & le vent du nord qui ſouffle en même-tems dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence

proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force motrice & du diamètre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte, ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface; enſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entière. Heureuſement les divers giſſemens des iſles, leur forme ſphérique ou angulaire préſentent à ces effroyables torrens d'air, des ſurfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, diviſent ſes forces, ou les briſent par degrés. L'expérience même autoriſe à dire que leur activité s'épuiſe à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs obſervateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, ſucceſſivement ont bouleverſé les iſles, venoient du nord-oueſt, & par conſéquent

des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diſtance où ſont quelques iſles de cette direction, n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejetter ce ſentiment; parce que pluſieurs cauſes peuvent faire décliner vers le ſud ou vers l'eſt un courant d'air. Ainſi nous croyons qu'on s'eſt mépris, quand on a penſé que la violence d'un ouragan agiſſoit ſur tous les rumbs de vent. Tels ſont les phénomènes deſtructeurs, au prix deſquels la nature fait acheter les richeſſes du Nouveau-Monde: mais quel obſtacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

VI. Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des iſles du vent.

Chriſtophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des inſulaires auſſi foibles auſſi timides que ceux qu'il avoit d'abord ſubjugués. Les Caraïbes, qui ſe croyoient originaires de la Guyane, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuſe; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robuſtes, ſi leur vie & leurs excercices avoient ſecondé ces diſpoſitions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites;

leurs yeux étoient noirs, gros & un peu saillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espèce de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conservée même chez plusieurs des nations civilisées ; c'est-à-dire, qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutelaire ne les occupoit guère ; mais ils redoutoient beaucoup l'être malfaisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui

leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, *de peur*, disoient-ils, *que leurs voisins ne se moquâssent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilâssent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur serrail; qu'ils allâssent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrâssent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par

les calamités qui naiſſent des vices de leur caractère. Combien ces ſortes de ſpectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains ! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples !

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaiſes inſtitutions qui nous corrompent, ne connoiſſoient ni les infidélités, ni les trahiſons, ni les parjures, ni les aſſaſſinats, ſi communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne ſuivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces ſauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces inſulaires connoiſſoient peu les grands mouvemens de l'ame, ſans en excepter celui de l'amour. Ce ſentiment n'étoit pour eux qu'un beſoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonſtration de tendreſſe, pour ce ſexe ſi recherché dans

d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guère l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquèrent de la subordination entre les Européens. Ce systême blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas

avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compofoit une efpèce de république féparée, jufqu'à un certain point, du refte de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins confidérable, felon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec fes femmes & fes enfans du bas-âge. Tout autour, on voyoit les cafes de ceux de fa poftérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton fans art & fans travail, quelques corbeilles & des uftenfiles de calebaffe.

C'eft-là que les Caraïbes paffoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en fortoient, c'étoit pour refter accroupis dans un coin, où ils paroiffoient enfévelis dans une profonde méditation. Lorfqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit fans les interrompre, fans les contredire, fans leur répondre que par un figne muet d'approbation.

Le foin de leur fubfiftance ne les occupoit pas beaucoup. Des fauvages qui paffoient

ſeur vie dans l'air condenſé des forêts ; qui ſe couvroient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau ; qui couloient des jours oiſifs dans une inaction entière: ces ſauvages devoient tranſpirer fort peu & ne manger guère. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvoient au pied des arbres une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à leur tempérament, & qui ne demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de la chaſſe & de la pêche, c'étoit le plus ſouvent à l'occaſion de quelque feſtin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danſes étoient ſi graves & ſi ſérieuſes, que les mouvemens du corps ſe reſſentoient de la peſanteur de l'ame. Cependant ces triſtes fêtes, ſemblables à ces tems ſombres qui couvent des orages, ſe terminoient rarement ſans effuſion de ſang.

Les ſauvages, ſi ſobres dans la vie iſolée, s'enivroient aſſemblés ; l'ivreſſe échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés aſſoupies ou mal éteintes. On finiſſoit par s'égorger. La haîne & la vengeance, les ſeuls ſentimens profonds qui puſſent émouvoir ces ames ſauvages, ſe perpétuoient ainſi par les plaiſirs mêmes. C'eſt dans la joie des feſtins que les parens, les amis s'embraſſoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent, & quelquefois dans les grandes iſles.

Les Caraïbes s'embarquoient ſur des bateaux formés d'un ſeul arbre, qu'on avoit abbatu en le brûlant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuſer ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle & tantôt une haîne violente les conduiſoient, ces guerriers libres & volontaires y cherchoient des nations à exterminer. Ils attaquoient avec une eſpèce de maſſue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoiſonnées

poiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les ſauvages retomboient dans leur inaction.

Les Eſpagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec ſuccès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils cherchèrent des eſclaves: mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes ſi fiers & ſi mélancoliques mourant dans l'eſclavage, les Eſpagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conſerver, ſans des guerres continuelles & ſanglantes.

VII. Les Anglois & les François s'établirent aux iſles du vent, ſur la ruine des Caraïbes.

Les Anglois & les François inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſardèrent quelques foibles armemens pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui alloient dans ces parages. Les ſuccès multiplièrent les corſaires. La paix qui régnoit ſouvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'uſage où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, juſtifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis

long-tems les isles du vent sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc abordèrent, en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliment. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagèrent paisiblement les côtes de l'isle où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux en leur disant : *il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Fréderic de Tolède, qu'elle en-

voyoit en 1630 au Bréſil avec une flotte redoutable, deſtinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en paſſant les pirates qui, ſuivant les préjugés de cette couronne, avoient uſurpé une de ſes poſſeſſions. Le voiſinage de deux nations actives, induſtrieuſes, cauſoit de vives inquiétudes aux Eſpagnols. Ils ſentoient que leurs colonies ſeroient expoſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne reſtèrent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe réfugièrent avec précipitation dans les iſles voiſines. Le danger paſſé, ils retournèrent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, & ſe repoſa peut-être de leur deſtruction ſur leur jalouſie.

Les deux nations vaincues ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déja, ſoupçonnés de méditer une trahiſon à Saint-Chriſtophe, ils avoient été chaſſés

ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers tems, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes : mais cette espèce de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; & par-là ils se ména-

goient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guère d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nièves, à Antigoa, à

Montferrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

VIII. Les François s'emparent d'une partie de St. Domingue. Caractère de ces aventuriers.

A cette époque, les établissemens Anglois qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Ces hommes, passionnés pour la liberté, se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la manière des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes

& ſans enfans, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés, & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de les en prévenir s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. Céſar trouva dans les Gaules le même uſage qui porte le double caractère, & d'un état primitif où tout étoit à tous, & d'une condition poſtérieure, où la notion du tien & du mien étoit connue & reſpectée. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorſque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Si la balle avoit frappé par derrière ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on caſſoit la tête à l'auteur de l'aſſaſſinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu

au paſſage du tropique. Ces aventuriers avoient quitté juſqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont paſſé à leurs deſcendans.

Une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ; un caleçon encore plus ſale fait en tablier de braſſeur; pour ceinture une courroie où pendoient un ſabre fort court & quelques couteaux; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant; des ſouliers ſans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un fuſil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers ſe paſſoit à faire la guerre aux bœufs ſauvages, extrêmement multipliés dans l'iſle, depuis que les Eſpagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, aſſaiſonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs deſtructeurs, qui avoient oublié l'uſage du pain & qui étoient réduits à l'eau pour boiſſon. On en raſſembloit les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venoient

les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpèce d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître, qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage, quand il avoit dit : *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptième tu te repoſeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptième tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font obſerver & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fièvres éphémères, dont ils ne ſe reſſentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir, ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les Boucaniers euſſent à craindre. La

colonie Eſpagnole, d'abord ſi conſidérable, n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitans vivoient dans l'oiſiveté. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamachs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines, des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit,

on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands ſans patrie & ſans loix; chaſſeurs & guerriers par beſoin, par inſtinct; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre. Auſſi, dans leur fureur, tout étoit-il immolé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Enfin, les Eſpagnols déſeſpérant de vaincre des ennemis ſi féroces & ſi acharnés, s'aviſèrent de détruire eux-mêmes, par des chaſſes générales, tous les bœufs de l'iſle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets quand ils devinrent ſédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer en différens tems dans le

Nouveau-Monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. Chacun diſoit à celle que le ſort lui aſſignoit :

« Je te prends, ſans ſavoir qui tu es & » ſans m'en ſoucier. Tu ne ſerois pas venue » me chercher, ſi quelqu'un avoit voulu » de toi dans l'endroit d'où tu viens ; mais » que m'importe? Je ne te demanderai pas » compte du paſſé, parce que je n'ai au- » cun droit de m'offenſer de ta conduite, » lorſque tu étois maîtreſſe de l'avoir bonne » ou mauvaiſe à ton gré ; & que je n'aurai » point à rougir des actions que tu te permis » dans un tems où tu n'étois pas à moi. Ré- „ ponds-moi ſeulement de l'avenir ; je te „ quitte du reſte. Puis frappant de la main „ ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit : Voilà „ qui me vengera de tes infidélités. Si tu me „ manques, celui-là ne te manquera pas ».

IX. Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fuſſent ſolidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établiſſement. La décadence de l'Eſpagne affoiblie par ſes diviſions domeſtiques, par la révolte de la Catalogne & du

Portugal, par les convulſions du royaume de Naples, par la deſtruction de ſa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ſes pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choſes, avoit dégénéré en une pareſſe ſuperbe : la décadence de l'Eſpagne ne laiſſoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec ſuccès. La France profitoit habilement de tous ces déſordres, qui étoient en partie ſon ouvrage ; & Cromwel ſe joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injuſtice, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs ſupérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes, comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain,

qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Efpagne avoit long-tems menacé de fes fers les autres nations. Il étoit poffible, que la multitude, qui n'eft pas faite pour calculer les forces des puiffances, pour fuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de fes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit faifi ceux des bons efprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que fi le torrent des profpérités de la France n'étoit arrêté par une caufe étrangère, elle dépouilleroit les Efpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'affureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverfer le gouvernement de fa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois, mais ils le regardèrent comme le plus inepte des politiques, lofqu'ils lui virent former des liaifons que fes intérêts particuliers, ceux de fa nation, ceux de l'Europe entière, fembloient lui interdire abfolument.

Ces réfléxions ne dûrent point échapper au génie penétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, & de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, & qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner, les Anglois allèrent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugièrent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces

fugitifs, ils revinrent fur leurs pas, & le forcèrent à fe rembarquer honteufement. Ce revers étoit l'effet des mefures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprife n'avoient que peu de talent. Ils fe haïffoient réciproquement & n'étoient pas attachés au protecteur. Des furveillans, fous le nom de commiffaires, gênoient leurs opérations. Les foldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & les milices tirées de la Barbade & de Saint-Chriftophe manquoient de difcipline. L'efpoir du butin, cet aiguillon fi néceffaire pour faire réuffir des entreprifes éloignées & difficiles, étoit interdit. On avoit tellement difpofé les chofes qu'il ne pouvoit exifter aucune harmonie entre les divers inftrumens qui devoient concourir au fuccès. Les armes convenables, les vivres propres au climat, les connoiffances pour fe bien conduire : tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit fe faire fans danger dans le port même, fe fit fans guide, à quarante milles. Les troupes errèrent quatre

jours

jours ſans eau & ſans ſubſiſtances. Epuiſées par les chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs officiers, elles ne diſputèrent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. On avoit regagné les vaiſſeaux, qu'on ſe croyoit à peine en ſûreté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha des eſprits aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ſes fautes même à l'amour de la patrie, du devoir, & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette iſle ſoumiſe à l'Eſpagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de ſe paſſer à Saint-Domingue, ne ſavoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voiſines. Auſſi les aſſaillans firent-ils leur débarquement ſans le moindre obſtacle. Ils marchoient fiérement à l'aſſaut de Sant-Iago, le ſeul poſte fortifié de la colonie; lorſque le gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La diſcuſſion des articles adroitement prolongée, donna le tems

aux colons de tranſporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils ſe réfugièrent dans des montagnes inacceſſibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déſerte, ſans meubles, ſans tréſors & ſans proviſions.

Cette ruſe remplit les Anglois de rage. Ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis ſans avoir rien trouvé ; la privation de toutes les commodités plus ſenſible pour ce peuple que pour les autres ; la mortalité qui augmentoit tous les jours ; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces cauſes réunies faiſoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'expoſer aux reproches flétriſſans de la nation par un lâche abandon d'une auſſi belle proie que la Jamaïque, ſi l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur ineſpéré changea les diſpoſitions; & les Anglois prirent la réſolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermina-

tion avoit inſpirée, fit ſentir aux aſſiégés qu'ils ne ſeroient pas en ſûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette iſle avec l'ignominie que méritoit la foibleſſe de leur défenſe, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des ſecours inſuffiſans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un ſentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, eſt plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de reſſources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une iſle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

X. Les Flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions décadence de ces corſaires.

Avant que les Anglois fuſſent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corſaires des deux nations, ſi célèbres depuis ſous le nom de Flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite iſle de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient for-

tifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire ſur l'ennemi commun. Ils formoient entre eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers ſoutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibuſtiers alloient ſans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaiſſeau enlevé.

Dans un beſoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, & l'Eſpagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haîne implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les Américains. Mais à cette ſingulière humanité ſe joignoit un reſſentiment perſonnel, la douleur de ſe voir interdire dans le Nouveau-Monde la chaſſe & la pêche qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement,

qu'ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir recommandé au ciel le ſuccès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage ſans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaiſſeaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandiſes dont la vente eût été peu avantageuſe, ou auroit exigé des ſoins trop ſuivis. C'étoit lorſque ces bâtimens repartoient chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémiſphère, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On ſuivoit les flottes; & malheur aux navires qui s'en écartoient ou qui reſtoient en arrière. C'étoit une proie infaillible pour les Flibuſtiers. L'Eſpagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne ſavoit que ſe rendre. Il obtenoit la vie, ſi la priſe étoit riche: mais lorſque l'eſpérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit ſouvent jetté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il

l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment; & il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, & l'oblige de se rendre. Ce commandant & la plus grande partie des siens sont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé; & l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit, & ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions. Ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres & s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué & Laurent le Graff croisent devant Carthagène avec trois petits

& mauvais navires. On fait ſortir du port deux vaiſſeaux de guerre pour combattre ces forbans & les amener vifs ou morts. L'eſpoir des Eſpagnols eſt ſi bien trompé, qu'ils ſont faits priſonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens : mais il en renvoie les équipages avec une dériſion qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même ſi humiliante.

Michel & Brouage, inſtruits qu'on vient d'embarquer à Carthagène, ſous pavillon étranger, des richeſſes conſidérables, pour les ſouſtraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces tréſors & les en dépouillent. Bleſſés de ſe voir ainſi vaincus par des bâtimens ſi inférieurs aux leurs, les capitaines Hollandois oſent dire en face au premier de ces aventuriers, que ſeul il n'auroit pas oſé ſe commettre avec eux. *Recommençons le combat*, répond fiérement le Flibuſtier; *mon compagnon reſtera tranquille ſpectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaiſſeaux ſeront miens auſſi.* Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vîte, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuſer.

Laurent, monté ſur un très-petit bâtiment, eſt ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols, l'un & l'autre de ſoixante canons. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même-tems. La valeur, la ruſe, la témérité, le déſeſpoir même : tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce diſcours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera; témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant enſuite de la main les ennemis : *c'eſt entre leurs bâtimens*, dit-il *qu'il nous faut paſſer, & tirer à droite & à gauche comme vous ſavez faire.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou

n'ofent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en fe retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Efpagnol va payer de fa tête la honte que fon ignorance & fa lâcheté impriment à fa nation. Dans tous les combats les Flibuftiers montroient la même intrépidité.

Lorfqu'ils avoient fait un butin confidérable, ils fe rendoient dans les premiers tems à l'ifle de la Tortue pour faire leur partage; dans la fuite les François allèrent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si, ce qui fut très-rare, quelqu'un étoit convaincu de parjure, à la première occafion, il étoit abandonné comme infâme fur quelque côte déferte. Les premières diftributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied fe payoit deux cens écus. Pour un œil ou pour un doigt, on ne recevoit que la moitié de cette fomme. Pendant deux mois, les bleffés recevoient trois livres par jour pour leur panfement. S'il ne fe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations facrées, l'équipage

entier étoit obligé de reprendre la course, de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restoit, après ces actes de justice & d'humanité, étoit partagé. Le commandant n'avoit étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres: mais il lui en étoit accordé trois ou quatre, selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence, de sa valeur & de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, celui qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, emportoit le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureusement au sort. Cette probité s'étendoit jusqu'aux morts. Leur part étoit donnée à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laissoit point, sa part étoit envoyée à sa famille. Au défaut de l'un & de l'autre, elle étoit distribuée aux pauvres & aux églises, qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ensuite commençoient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin,

des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ſans habits, ſans vivres, abſolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si l'on demandoit à ces inſenſés quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſque, ils répondoient ingénument: « Expoſés comme » nous le ſommes à une infinité de dangers, » notre ſort eſt bien différent de celui des » autres hommes. Aujourd'hui vivans, de- » main morts, que nous importe d'amaſſer? » Nous ne comptons que ſur le jour où nous » vivons, jamais ſur celui que nous avons » à vivre. Notre ſoin eſt plutôt de con- » ſumer la vie que de la conſerver ».

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûtèrent de la navigation. Elles ſacrifièrent ce que leur liaiſon leur procuroit de force, de commodités, de richeſſes, & formèrent preſque

autant d'état isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissemens Espagnols, que pour y enlever même rarement quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation ; & les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière, Montbars, gentilhomme Languedocien, se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avoit

produit tant de maux, une haîne qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet, qu'étant au collège, & jouant dans une pièce le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables, égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or ou le fanatisme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des frères de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol; & il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau espagnol qui fut attaqué, & aussi-tôt abordé: c'étoit l'usage du tems. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & se portant deux fois d'un

bout du bâtiment à l'autre, maſſacra tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre, laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté ſanguinaire les cadavres entaſſés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haîne inſatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les François de l'iſle y portent peu de rafraîchiſſemens, & allèguent pour excuſe que l'Eſpagnol a ravagé leurs établiſſemens. « Comment le ſouffrez-» vous, dit bruſquement Montbars? Nous » ne le ſouffrons pas non plus, repli-» quent-ils du même ton; & l'ennemi » nous connoît bien. Auſſi a-t-il pris le tems » où nous étions à la chaſſe. Mais nous allons » joindre quelques-uns de nos camarades » encore plus maltraités que nous; & alors » on verra beau jeu. Si vous voulez, reprend » Montbars, je marcherai à votre tête, non » pour vous commander, mais pour m'ex-» poſer le premier ». Ces barbares, jugeant

favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols; & le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables, & les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olone, sa patrie. Du vil état d'engagé, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, & craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on

lui avoit déstiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le feroce l'Olonois saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, & ne fait grace qu'à un seul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, & l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ses canots, ses prises, & se rend avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers

publièrent

publièrent qu'ils partoient ensemble pour l'exécution d'un grand projet ; & quatre cens quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garnison de deux cens cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville, enrichie par son commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrèrent que des retranchemens nouvellement construits, qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déja tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit

ſubi le même ſort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emportèrent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'iſle de la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils diſſipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, & s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur permettroient pas de tirer ſur ce qu'ils aimoient, ſur ce qu'ils reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piège, il fallut la vaincre de force; & l'on acheta par beaucoup de ſang les tréſors qui furent emportés de ce port célébre.

Une conquête encore plus importante,

c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Rica, chercher des guides dans l'isle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant, dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya secrétement pour savoir comment il pourroit se rendre, sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché; que le commandant sortiroit de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important; que les assaillans viendroient ensuite le prendre par derrière, & le feroient prisonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Espagnols, sans avoir couru de risque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les Flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient

trouvées à Sainte - Catherine, tournèrent leurs voiles vers le Châgre, la ſeule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette rivière importante étoit un fort, conſtruit ſur un roc eſcarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon chef. Les Flibuſtiers éprouvèrent pour la première fois une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le ſiège, quand un heureux haſard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'aſſaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre, avec les gens néceſſaires pour les garder, & ſur ſes chaloupes remonta le fleuve l'eſpace de quarante-trois milles, juſqu'à Crucès, où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une

vaſte prairie, qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes qu'il diſſipa ſans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes, cachés dans les puits & dans les cavaux. On arrêta des riches effets ſur des bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de Flibuſtiers qui couroient les campagnes, employèrent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Eſpagnols, aux Nègres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le haſard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demandèrent où étoit ſon or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Auſſi-tôt il fut mis à la queſtion; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des eſclaves qui l'achevèrent. C'eſt ainſi que les Eſpagnols rendoient les tréſors du Nouveau-

Monde comme ils les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractère n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitemens barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repoussoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en

route avec un grand nombre de prisonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux Flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits & leur avidité. Pour les François associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tentèrent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de

foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux. Douze cens Flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtimens pour la Vera-Crux.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva ſans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque réſiſtance étoit pris, lorſque le jour

parut. Les citoyens, hommes, femmes, enfans furent enfermés dans les églises, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire sauter l'édifice. Un Flibuſtier, la mèche allumée, devoit y mettre le feu au moindre ſignal de ſoulevement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut pillée à loiſir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on propoſa aux citoyens qu'on tenoit en priſon dans l'aſyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux, qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, acceptèrent avec joie la propoſition. La moitié de la ſomme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorſqu'on apperçut ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes, & près du port une flotte de dix-ſept vaiſſeaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibuſtiers, ſans s'étonner, ſe retirèrent tranquillement avec quinze cens eſclaves qu'ils emmenèrent comme un foible dédomma-

gement du reſte de la ſomme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyèrent la liquidation à un tems plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne-foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, ſur les côtes où ils étoient deſcendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-ſeulement ſur les capitaux des contributions dont ils ſe faiſoient ſigner l'engagement, mais ſur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſèrent fiérement au milieu de la flotte Eſpagnole, qui n'oſa pas tirer un coup de canon: elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtimens flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. On eſpéra, ſans doute, trouver plus de

tréſors ſur une mer pour ainſi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi long-tems. Les Anglois, les François, les bandes même particulières des deux nations, formèrent ſans s'être concertés, ce plan, à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémiſphère. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs eſpérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, cette importante colonie étoit perdue pour l'Eſpagne. Leur caractère s'oppoſoit invinciblement à une union ſi rare. Ils formèrent toujours pluſieurs corps ſéparés, & quelquefois juſqu'à dix ou douze qui ſe quittoient & ſe rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touſlé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient paſſés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, ſe jettèrent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouvèrent ſur la côte. Leurs

camarades venus ſur leurs propres bâtimens, n'étoient guère mieux équipés. Dans cet état de foibleſſe, ils repouſſèrent, ils coulèrent à fond ou ils prirent tous les vaiſſeaux qu'on arma contre eux. Alors s'arrêta la navigation des Eſpagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte ; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On ſurprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Leon, Reulejo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Eſparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Mucmeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie, & Guayaquil plus conſidérable que les autres villes.

Grognier revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit paſſer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler ſa retraite, s'il conſentoit à relâcher les priſonniers qu'il avoit faits. *Mes priſonniers*, dit-il, *il faut couper leurs chaînes à coup de ſabre : quant au paſſage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponſe lui valut une victoire, & il continua paiſiblement ſa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'empire. L'approche des Flibuſtiers, la crainte ſeule

de les voir arriver disperſoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paiſible de la tyrannie, abrutis comme leurs eſclaves, les Eſpagnols n'attendoient pas l'ennemi, ſans être vingt contre un, & encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté, de la nobleſſe de leur origine. Leur abrutiſſement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger, qu'ils connoiſſoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu ſupérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formée des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monſtres de l'enfer; & eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans toutes les ames la haîne avec la terreur.

Malgré l'excès de ſon reſſentiment, l'Eſpagnol ne ſavoit ſe venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Auſſi-tôt que les Flibuſtiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, ſi quelqu'un d'eux avoit péri

dans l'attaque, on déterroit ſon cadavre; on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibuſtiers s'étendoit ſur les endroits même qu'ils avoient ſouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop peſant pour ſa valeur, les auroit embarraſſés. Enfin le ſort, dont les viciſſitudes laiſſent rarement le crime ſans punition, & les malheurs ſans dédommagement expia la conquête du Nouveau-Monde,

& les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre la mer du Nord, laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouvèrent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la

générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers François. Dès qu'on sut qu'il alloit armer, mille braves se rangèrent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à sa cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours ?* Cette réponse charma tous les Flibustiers, qui s'embarquèrent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cens Espagnols qu'on battit, & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la place, lorsqu'on

lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonnier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général Flibuſtier le reçut avec diſtinction, le renvoya généreuſement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux préſens : tant l'honneur, le courage & la fidélité conſervent d'aſcendant ſur ceux même qui ſemblent violer tous les droits de la ſociété !

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru ſauver. Lorſqu'on eut embarqué toutes les richeſſes trouvées, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors de la place, on propoſa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes, de racheter ſa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la deſtruction de la fortereſſe. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint Louis. Dans les tranſports du patriotiſme, de l'ivreſſe, de l'amour national pour le prince, ils brûlèrent pour un million

de bois de Campêche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carrière dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenans avoient équipé en 1697 dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne & un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagène, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde & la mieux fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise : mais on espéra qu'elles seroient surmontées,

si les Flibuſtiers vouloient la ſeconder; & ils s'y engagèrent pour plaire à Ducaſſe, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole & qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de brèche aux fortifications de la ville baſſe, qu'ils montèrent à l'aſſaut & plantèrent leurs drapeaux ſur la muraille. Dautres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place ſe rendit, & ſa ſoumiſſion fut l'ouvrage des Flibuſtiers.

Des forfaits de tous les genres ſuivirent cet événement. Le général, homme injuſte, avare & cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui ſe formoit dans l'intérieur des terres l'eût fait conſentir à laiſſer aux habitans la moitié de leurs richeſſes mobiliaires, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils ſe furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux ſoldats de fouiller les maiſons. Pour les Flibuſtiers, on les occupoit, hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne paſſoit pas ſept ou huit millions de livres. Ducaſſe le portoit à trente & d'autres à quarante. Quel qu'il fût les Flibuſtiers, ſelon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut ſignifié que leur profit ſe réduiſoit à quarante milles écus.

On avoit mis à la voile, lorſque cette propoſition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui bleſſoit ſi viſiblement leurs droits & leurs eſpèrances, ils réſolurent d'aborder ſur le champ le *ſceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaiſſeaux, pour être ſecouru à tems. Cet infâme commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontens s'écria: *Frères, pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à nous. Il a laiſſé notre part à Carthagène, c'eſt-là qu'il la faut aller chercher.* Cette propoſition eſt reçue avec acclamation. Une joie féroce ſuccède tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & ſans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place ſans oppoſition, les

Flibuſtiers enferment tous les hommes dans le temple principal & leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne ſommes
» à vos yeux que des gens ſans religion,
» ſans foi, des êtres infernaux plutôt que
» des hommes. L'horreur que vous nous
» portez s'eſt manifeſtée dans les termes
» injurieux par leſquels vous affectez de
» nous déſigner, & votre défiance par le
» refus que vous avez fait de traiter avec
» nous de votre capitulation. Vous nous
» voyez les armes à la main & maîtres de
» nous venger. La pâleur qui s'eſt répandue
» ſur vos viſages décèle à quels ſupplices
» vous vous attendez; & votre conſcience
» vous dit ſans doute que vous les méritez.
» Soyez enfin déſabuſés; & reconnoiſſez,
» dans ce moment, que c'eſt à l'infâme gé-
» néral ſous lequel nous vous avons com-
» battus, & non pas à nous que doivent
» être donnés les titres odieux dont vous
» nous flétriſſez. Le perfide à qui nous
» avons ouvert les portes de votre ville,
» dans laquelle il ne fût jamais entré ſans
» nous, s'eſt emparé du prix de notre péril

» & de notre courage ; & c'eſt ſon injuſtice » qui nous ramène ici, malgré nous. C'eſt » à notre modération à juſtifier notre ſincé» rité. Hâtez-vous de nous délivrer 5,000,000 » livres, nous n'exigerons pas davantage ; » & nous jurons, ſur notre honneur, de » nous éloigner ſur le champ. Mais ſi vous » vous refuſez à une ſi modique contri» bution, regardez nos ſabres. Nous jurons » ſur eux de n'épargner perſonne ; & lorſ» que les malheurs qui vous menacent ſeront » tombés ſur vos têtes, ſur celles de vos » femmes & de vos enfans, n'en accuſez » que vous ; n'en accuſez que l'indigne » Pointis que nous abandonnons d'avance » à votre malédiction ».

Après ce diſcours, un orateur ſacré monte en chaire, & emploie l'éloquence de ſes mœurs, de ſon autorité, de la parole, pour convaincre ſes auditeurs de la néceſſité de livrer ſans réſerve tout ce qui pouvoit leur reſter d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui ſuit le ſermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, le pillage eſt ordonné. Il s'étend, ſans de grands ſuccès, des maiſons aux égliſes &

aux tombeaux. Enfin les inſtrumens de la torture s'apprêtent.

On ſaiſit deux citoyens des plus diſtingués & deux encore, pour leur arracher où ſont cachées les richeſſes du fiſc, où ſont cachées les richeſſes des particuliers. Tous répondent ſéparément avec tant de franchiſe & de fermeté, qu'ils l'ignorent, que l'avarice même en eſt déſarmée. Cependant quelques coups de fuſil ſont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête caſſée. Chacun craint cette deſtinée; & dès le ſoir même 1,000,000 livres eſt porté aux pieds des Flibuſtiers. Les jours ſuivans leur rendent auſſi quelque choſe. Déſeſpérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu, ils ſe rembarquent. Un malheureux haſard les conduit au milieu d'une flotte Angloiſe & Hollandoiſe, alliée de l'Eſpagne. Pluſieurs de leurs petits bâtimens ſont pris ou coulés à fond. Le reſte ſe ſauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des Flibuſtiers.

La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa

les deux nations ; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans ; la sageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires ; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors ; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres, ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſingulière qui eût jamais exiſté. Sans ſyſtême, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiècle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entière, ſi elle avoit eu l'eſprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes, ruinèrent les projets les mieux concertés.

Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter ; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens

moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas diſſipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à ſa défenſe, à ſon agrandiſſement, à ſes vengeances, qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui donnèrent aux Flibuſtiers une exiſtence ſi ſingulière ? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes à un ſilence perpétuel ; où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivreſſe & l'intempérance des feſtins ; où ils vivoient contens de leur repos & de leur ennui : cette terre ſe trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui ſemble reſpirer avec l'air d'une atmoſphère brûlante l'excès de tous les ſentimens, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu

énervoit les anciens conquérans du Nouveau-Monde ; que les Espagnols, alors si remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence ; des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiser sous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les ames depuis des siècles, eut une activité incroyable, & produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le desir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'en-

couragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres ; en un mot, cette fermentation paſſagère que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des Flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la généroſité même qu'ils pratiquoient entre eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibuſtiers s'étoient chargés, pour une ſomme, d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entre eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandoit

la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? on délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jetté ſur la première côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un ſiècle où tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'hiſtoire des tems paſſés n'offre point & celle des tems avenir n'offrira pas l'exemple d'une pareille aſſociation, auſſi merveilleuſe preſque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appellant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avoient produit d'ames énergiques & violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avoient en Europe pour toute fortune que

leur épée & leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, rédoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, & dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise; s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profusion; au retour d'un combat porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses; s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, & ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseroient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asyle, sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence & le repos; trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avoient pas été

les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allé ravager les contrées éloignées, ils auroient ravagé nos provinces, & laiſſé un nom fameux dans la liſte des grands ſcélérats.

XI. Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

L'Amérique reſpiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'induſtrie des Flibuſtiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le ſpectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Eſpagne venoit de finir une carrière agitée. Ses ſujets convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé ſur la fin de ſa vie d'appeller à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de juſtice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foibleſſe de ſon caractère.

L'Europe fatiguée depuis un demi-ſiècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie

de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déja trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne; l'eſprit de bigoterie, & par conſéquent de foibleſſe, qui dominoit alors en France, procurèrent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemples dans l'union de pluſieurs puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit

laiſſé

laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpèces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de ſon règne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ſes nombreuſes flottes balancèrent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, & portèrent la terreur de ſon nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A meſure que ſon ambition déſordonnée lui ſuſcita de nouveaux ennemis; qu'il ſe vit obligé d'avoir ſur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontières de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles ſe multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ſes vaiſſeaux. Il n'attendit pas même la néceſſité de ces dépenſes, pour ſupprimer une partie des fonds deſtinés à ſoutenir ſa puiſſance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'oſtentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres cauſes auſſi frivoles, abſorbèrent la partie du revenu public qu'auroient exigé

les armemens. Dès-lors cette branche de la force Françoise s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouvèrent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans & des Portugais, la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvoient le donner : mais ces nations ivres d'or & de sang, n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un systême fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emportèrent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit

nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie, excitée par la jalouſie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglans. Ce n'étoient pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple, c'étoit une haîne, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité de ſe réunir, pour contenir, pour réprimer la France, ſuſpendit ces hoſtilités. Des ſuccès peut-être trop rapides, trop déciſifs, réveillèrent leur animoſité. Dans la crainte de travailler à l'agrandiſſement l'une de l'autre, elles renoncèrent à toute invaſion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant ſaiſi le moment propice pour une paix particulière, elle ſe fit accorder des

avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne, fort en arrière. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

XII. Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellèrent le siècle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leur armes & leurs haînes dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les mères ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'associèrent plus, pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque tems en frères, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raison universelle y avoient quelque part. La philosophie

commençoit à parler de l'*humanité*, que l'imposture ne cesse d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étoient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit appaisée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir, & même prospérer lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage & sur leurs frontières; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la subsistance, & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille

rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture. Les vêtemens & les inſtrumens du labourage, n'y ſont pas fabriqués. Toutes les productions ſont deſtinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication ſûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde, & ſur-tout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces iſles cette circulation libre du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embrâſement qui avoit tout conſumé, plus elles ſe hâtoient de réparer les brèches faites à leur fortune. L'eſpérance même qu'on avoit conçue que l'épuiſement univerſel rendroit la tranquillité durable, enhardiſſoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, ſans leſquelles, malgré tant de ſoins, les progrès auroient été néceſſairement fort lents. Ces ſecours aſſuroient & augmentoient la proſpérité des iſles, lorſqu'on vit crever en 1739 un nuage qui ſe formoit depuis longtems, & qui troubla le repos de la terre.

XIII. Les iſles de l'Amérique

Les colonies Angloiſes, ſur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les poſſeſſions

Espagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes suspectes, des navires qui avoient une destination légitime.

occasionnèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.

La nation Angloise qui, mettant sa sûreté, sa puissance & sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le ministère qui les souffroit. Robert Walpole,

qui gouvernoit depuis long-tems la Grande-Bretagne avec un caractère & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conseil d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchoit montroit moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singuliérement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

Par-tout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disoit au peuple. « Je sais tout aussi-bien que » vous que ce que j'ai résolu est contraire » à votre liberté, à vos prérogatives, à » vos intérêts, à votre tranquillité, à votre » bonheur : mais il me déplaît que vous en » murmuriez. Je ne souffrirai jamais qu'on » vous éclaire ; parce qu'il me convient » que vous soyez assez stupides pour ne pas

» distinguer mes caprices, mon orgueil, » mes folles dissipations, mon faste, les » déprédations de mes courtisans & de mes » favoris, mes ruineux amusemens, mes » passions plus ruineuses encore, de l'utilité » publique qui ne fut, qui n'est, & qui ne » sera jamais, autant qu'il dépendra de » moi & de mes successeurs, qu'un honnête » prétexte. Tout ce que je fais est bien fait. » Croyez-le, ne le croyez pas: mais tai» sez-vous. Je veux vous prouver de toutes „ les manières les plus insensées & les plus „ atroces que je règne pour moi, & que je „ ne règne ni par vous, ni pour vous. Et „ si quelqu'un d'entre vous a la témérité „ de me contredire, qu'il périsse dans l'obs„ curité d'un cachot, ou qu'un lacet le „ prive à jamais de la faculté de commettre „ une seconde indiscrétion: car tel est mon „ bon plaisir ». En conséquence voilà l'homme „ de génie réduit au silence ou étranglé, & une nation retenue dans la barbarie de sa religion, de ses loix, de ses mœurs, & de son gouvernement; dans l'ignorance des choses les plus importantes à ses vrais intérêts, à sa puissance, à son commerce, à

ſa ſplendeur & à ſa félicité ; au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle par les libres efforts & le concours des bons eſprits vers les ſeuls objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une adminiſtration prohibitive pèche de tous côtés. On n'arrête point les progrès des lumières ; on ne les rallentit qu'à ſon déſavantage. La défenſe ne fait qu'irriter & donner aux ames un ſentiment de révolte, & aux ouvrages le ton du libelle ; & l'on fait trop d'honneur à d'innocens ſujets, lorſqu'on a ſous ſes ordres deux cens mille aſſaſſins, & que l'on redoute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage.

« Mais, dira-t-on, pour un homme ſage
» qui répand la lumière, il ſe trouve des
» écrivains ſans nombre, qui, ſoit par mé-
» contentement des gens en place, ſoit
» pour flatter le goût de la nation, ſoit
» pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent
» à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils
» emploient le plus ordinairement, eſt de
» porter les prétentions de leur pays au-delà
» de leurs juſtes bornes, de lui faire envi-
» ſager comme des uſurpations manifeſtes,
» les moindres précautions que prennent
„ les autres puiſſances pour conſerver leurs
„ poſſeſſions. Ces exagérations remplies de
„ partialité & de fauſſeté, répandent des
„ opinions, établiſſent des préjugés, dont
„ l'effet ordinaire eſt d'entretenir la nation
„ dans un état de guerre perpétuelle avec
„ ſes voiſins. Si le gouvernement qui vou-
» droit tenir une balance de juſtice entre
» ſes ſujets & les étrangers, refuſe de ſe
„ conduire par des erreurs populaires, il s'y
„ voit forcé ».

La liberté de la preſſe produit, ſans doute,
ces inconvéniens : mais ils ſont ſi frivoles,
ſi paſſagers, en comparaiſon des avantages,

que je ne daignerai pas m'y arrêter. La queſtion ſe réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple ſoit éternellement abruti que d'être quelquefois turbulent* ? Souverains, voulez-vous être méchans ? Laiſſez écrire ; il ſe trouvera des hommes pervers qui vous ſerviront ſelon votre mauvais génie & qui vous perfectionneront dans l'art des Tibères. Voulez-vous être bons ? Laiſſez encore écrire ; il ſe trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reſte de choſes à ſavoir pour être grands, ſoit en bien, ſoit en mal !

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, conſidéré politiquement, eſt le premier peuple du monde, ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiège par des cris & par des menaces le ſénat de la nation, & règle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables, une fois émus, inſultent le meilleur citoyen, qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & inſultent ſcandaleuſement les têtes

les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le miniſtère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie, du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux egorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration ; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans ; la né-

ceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jettèrent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un tems toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagène, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une eſcadre par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du Sud. Un établiſſement, entrepris dans l'iſle de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouvèrent que leur cimetière. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiège du fort Saint-Auguſtin dans la Floride,

vaillamment défendu par Manuel-Montiano, à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hoſtilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, ſe réduiſirent inſenſiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la priſe de l'Iſle Royale, qui expoſoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiſſance recouvra à la paix une

possession si précieuse : mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-tems la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; & ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des tems barbares, mais dont les siècles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne ; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux puissances

rivales,

rivales, fruit précieux de deux ſiècles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandres détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées, ſi les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi, quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur dont le dépériſſement étoit extrême; quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés; quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine; quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le Nouveau-Monde; quand l'Eſpagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre: la concluſion de la paix auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis,

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroissoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV : mais seroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avoit été conquise, ses habitans, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir, par la

négociation, arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes ? Il est passé ce tems, où la maison d'Autriche égaloit, surpassoit peut-être les forces de la maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres puissances à son sort, même par ses pertes. Elle le pouvoit en faisant des sacrifices apparens à la France. L'Europe, alarmée de l'agrandissement de cette monarchie qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haîne qu'on avoit vouée à Louis XIV ; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la suite nécessaire de ces sentimens. Cette disposition universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduisoit la négociation, & du ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient

démêlé le piège. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général tous les gouvernemens du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence illimitée, auſſi-tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſes frontières, ou ſi un autre Philippe II eût pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent ; qu'il n'y avoit point de

puiſſance qui, ſeule, pût oſer l'attaquer; & que les événemens de la dernière guerre, les arrangemens de la dernière paix, avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêchèrent de ſentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuſes flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches: ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le deſir de le rendre excluſif leur a fait faire de grandes choſes & de grandes injuſtices; & les met dans la cruelle néceſſité de continuer à faire de grandes choſes & de grandes injuſtices. Les nations ne ſe laſſeront-elles jamais de cette eſpèce de tyrannie qui les brave & les avilit? reſteront-elles éternellement dans cet état

de foibleſſe qui les contraint à ſupporter un deſpotiſme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir ? Si jamais il ſe formoit une alliance entre elles, comment une ſeule nation pourroit-elle réſiſter, à moins d'une faveur conſtante du deſtin ſur laquelle il ſeroit imprudent de compter ? qui eſt-ce qui a promis aux Anglois une proſpérité continue ? quand elle leur ſeroit aſſurée, ne ſeroit-elle pas trop payée, par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais, & trop punie par les alarmes d'une jalouſie qui tiendroit leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts ſur les mouvemens les plus légers des autres puiſſances ? Eſt-il bien glorieux, eſt-il bien doux, eſt-il bien avantageux & bien ſûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un ſultan au milieu de ſes eſclaves ? Un accroiſſement dangereux de la haîne au-dehors, eſt-il ſuffiſamment compenſé par le corrupteur accroiſſement de l'opulence au-dedans ? Anglois, l'avidité n'a point de terme, & la patience a le ſien, preſque toujours funeſte à celui qui la pouſſe à bout. Mais la paſſion du com-

merce eſt ſi forte en vous, qu'elle a ſubjugué juſqu'à vos philoſophes. Le célèbre Boyle diſoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux ſauvages ; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.

XIV. C'eſt de l'Amérique que ſortit la guerre de 1755.

Un tel ſyſtême, que la nation n'a guère perdu de vue, ſe manifeſta, en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors. La culture des colonies Françoiſes, dont l'accroiſſement rapide étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie Angloiſe. Cependant cette paſſion, honteuſe de ſe montrer, ſe couvrit quelque tems des ombres du myſtère ; & un peuple aſſez fier ou aſſez modeſte pour appeller les négociations *l'artillerie de ſes ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruſes de la politique la plus inſidieuſe.

La France, effrayée du déſordre de ſes finances, intimidée par le petit nombre de ſes vaiſſeaux & l'inexpérience de ſes amiraux, ſéduite par l'amour de l'oiſiveté, du plaiſir & de la paix, ſecondoit les efforts

qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les espèces, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter: cette nation qui seroit trop heureuse, si on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses

avantages, & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisoit? Il réduisoit les conventions les plus sacrées des nations entre elles aux leurres d'une perfidie politique; il les affranchissoit du lien commun, en foulant aux pieds la chimère du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un état, celui de la guerre; que la paix n'étoit qu'un tems d'alarmes; qu'il ne régnoit plus sur le globe qu'une fausse & trompeuse sécurité; que les souverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer; que l'empire de la discorde s'établissoit sans limites; que les plus cruelles & les plus justes représailles étoient autorisées, & qu'il n'étoit plus permis de déposer les armes? alors il y eut un semi-Thémistocle dans le ministère; mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la grande Bretagne, puisque loin

de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus ſcrupuleux d'entre les Grecs : *La choſe eſt utile, mais elle n'eſt pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglois ſe félicitèrent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevèrent avec indignation. L'hoſtilité, ſans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, eſt un procédé de barbares. L'hoſtilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, ſeroit d'une injuſtice révoltante, ſi l'uſage n'en avoit été fréquent, & ſi preſque toutes les puiſſances n'en avoient à rougir. L'hoſtilité, ſans déclaration de guerre, contre un peuple voiſin qui ſommeille tranquillement ſur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civiliſées, le même Dieu, le même culte, le ſéjour & la protection de ſes citoyens dans la contrée ennemie, le ſéjour & la protection des citoyens de l'ennemi ſecret dans la ſienne, eſt un crime qui ſeroit traité entre les ſociétés, comme l'aſſaſſinat ſur les grandes

toutes, dans chacune d'elles ; & contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé & souscrit entre toutes les nations, on liroit : QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux, sans frein & sans pudeur de son intérêt, montre qu'il est sans équité, sans honneur; qu'il méprise également & le jugement du présent & le blâme de l'avenir; & qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort, c'est un lâche tyran; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus foible & qu'il craigne pour lui-même, il en est peut-être moins odieux, mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple Romain est plus noble! Combien il a d'autres avantages! Ouvrons, comme lui, les portes de nos temples : qu'un ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie & qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe, au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plon-

geons notre main dans le ſang de celui qui ſe croit notre ami, la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poëte ſera ſon image.

Quand même la déclaration de guerre ne feroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger; on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtère Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement a faire approuver une infraction ſi ſcandaleuſe par le parlement: cent autres choſes déceloient une conſcience coupable. Si, dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaſte. En faiſant illégalement attaquer les vaiſſeaux François ſur les côtes de l'Amérique Septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruction du ſeul pouvoir qui fût en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combinaiſon

ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

XV. Les commencemens de la guerre furent funeſtes à l'Angleterre.

Une conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événemens ſecondèrent ces ſentimens. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage conſidérable, conquit Minorque menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis long-tems, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la

bagatelle & enjoués dans les chofes graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfans, comme les Athéniens, fe laiffant agiter & paffionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que foient leurs guides, & fe confolant de toutes leurs difgraces par le moindre fuccès. L'efprit Anglois qui, fuivant le mot fi trivial & fi énergique de Swif, *eft toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuftement méprifée. Le découragement prit la place de la préfomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mife dans fon opulence ; abaiffée par l'introduction des troupes étrangères, par le caractère moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent fes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiffoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, fans s'occuper du foin de venger

les uns ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril; & que dans la crise où l'on se trouvoit, il ne s'agissoit pas de savoir qui paieroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse, ils s'engagèrent plus que leur situation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un systême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas, & ruiner leur puissance s'il réussissoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie: *Messieurs, partons tous tant que nous sommes*

dans le conſeil, & la torche à la main, allons brûler nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter & non à nous défendre. Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de cour préſidèrent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger les opérations guerrières euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changèrent rien à ſa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois paſſant du découragement à la fureur, proſcrivoit un miniſtère juſtement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des réſolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet eſprit de parti

qui

qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation, qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un amiral, qui avoit laissé prendre l'isle de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son rang, ni ses talens, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une manière terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoit, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dît au fond de son cœur dans le moment du combat:

c'eſt ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur, ſe joignit un encouragement qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes, concourent à ſon ſuccès, avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. Et en effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une nation, lorſqu'on ne peut ſe promettre de ſes ſacrifices qu'un accroiſſement de miſère? lorſque les victoires & les défaites ſont égalament funeſtes; les victoires par des impôts qui les préparent,

les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reſte d'honneur qui ſubſiſte au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, & qui montre que ſous les vexations de toute eſpèce, le peuple ne perd pas toute ſenſibilité à l'aviliſſement national, il s'affligeroit également des ſuccès & des revers. Que le ſouverain ſoit victorieux ou vaincu; qu'il acquière ou qu'il perde une province; que le commerce tombe ou proſpère, en ſera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglois eſt ſur-tout remarquable, lorſque la nation a une confiance entière dans le miniſtre qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine qui, ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas l'uſage d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à ſe faire mouſſes, & les pères à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit

néceſſaire pour naviguer ſainement. Le roi, touché de ce trait de patriotiſme, donna 22,500 livres, le prince de Galles 9000 l. la princeſſe ſa mère, 4500 livres. Les acteurs des différens ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théâtre. Cent de ces mouſſes, cent de ces matelots, habillés par un zèle vraiment ſacré, ornoient l'enceinte de la ſcène; & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamans.

XVI. Les Anglois ſortirent de leur léthargie, & s'emparèrent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles. Quel fut l'auteur de leurs ſuccès?

Ce dévouement public au ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils interceptèrent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſèrent de l'Amérique Septentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques au miniſtère de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une iſſue

funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles ; il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité ; il combina ſi juſte la fin avec les moyens ; il choiſit ſi bien les dépoſitaires de ſa confiance ; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre &celles de mer ; il éleva ſi haut le cœur Anglois, que ſon adminiſtration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame, plus haute encore, lui fit mépriſer les vains diſcours des eſprits timides, qui blâmoient ce qu'on nommoit ſes diſſipations. Il répétoit après Philippe, père d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les pourſuivit juſque dans leurs iſles les plus chères, juſque dans leurs colonies à ſucre. Ces poſſeſſions quoique juſtement vantées pour leurs richeſſes, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées ſans intelligence, & tombant en ruine. Ces maſures manquoient également de défenſeurs,

d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves, également depourvus de tout, se nourrissoient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux, c'étoit à travers de si grands périls, qu'il falloit payer au plus haut prix ce qu'ils apportoient, leur céder comme pour rien ce qu'ils consentoient à prendre. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22

Janvier 1759. Le lendemain ils écrasèrent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillans avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'isle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnèrent le tems à la garnison & aux habitans de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissemens. Les Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retombèrent encore dans leur première faute, & ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de systême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses

ſoldats, qui fondirent ſucceſſivement ſur les habitations & les bourgs ſitués autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'iſle entière ſe ſoumit, mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défenſe. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné: mais elle y deſtina de plus grands moyens & de meilleurs inſtrumens. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaiſſeaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique Septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'iſle. La deſcente, qui ſe fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtrière, ni difficile. Il paroiſſoit moins aiſé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obſtacles furent ſurmontés après quelques combats aſſez vifs; & la place, qui ſe voyoit

à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent, ou Françoises, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la première proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuis-

ſance, qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſe ſoumettre à la première ſommation qui lui ſeroit faite.

La cour de Verſailles fut également étonnée & conſternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une réſiſtance opiniâtre, inſurmontable même. Les deſcendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroiſſoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie ſecrète, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtère avoit inſpiré ſa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui eſt arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune conſiſte dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne haſarde tout au plus que la récolte d'une année ; & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes.

Comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contens du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la confiance, n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chasser les habitans: aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événemens de son siècle, a rarement des lumières sûres.

Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire, dont le tems ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres, fidèles au ſecret ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende, pour ainſi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Il ſe briſe au tems qu'elles ſe nouent. On n'en recueilleroit que des débris iſolés, qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures haſardées qui s'éloigne-

roient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'exposeroit souvent à remplir par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vuide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puérile de jalousie : car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, & avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des événemens, c'est le tems de parler sur le caractère des acteurs. On sait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mur, dans la famille & dans la société; dans la vie privée & dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus; leurs goûts & leurs aversions; leurs liaisons; leurs haînes & leurs amitiés; leurs intérêts, les intérêts des leurs; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur & de la disgrace; les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, & pour s'y maintenir, la conduite

qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs & leurs protégés ; les projets qu'ils ont conçus ; la manière dont ils les ont conduits ; le choix des hommes qu'ils ont appellés ; les obstacles qui les ont croisés ; comment ils les ont surmontés : en un mot, les succès qu'ils ont eus ; la récompense qu'ils ont obtenue, lorsqu'ils ont réussi ; le châtiment, quand ils ont échoué ; l'éloge ou le blâme de la nation ; comment ils ont achevé leur carrière, & la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importans personnages du siècle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guère que les grands traits, sera privée de mille détails simples & naïfs, qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espèce d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnèrent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modé-

ration que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallèle de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la puissance Angloise, fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entière. Il le sentit. Dès-lors il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les

montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation, dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagemens, il n'en étoit pas embarrassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il sauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramène tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haîne contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimères. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Règle générale. Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale. La prépondérance sur un continent, dépend toute entière du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lors-

qu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale ; elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre : mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suède & du Danemarck, l'inexpérience des Ruſſes, l'indifférence de pluſieurs de ces puiſſances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inſpirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être ſecourue.

L'Eſpagne étoit dans une poſition particulière. Le feu qui dévoroit les colonies Françoiſes, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aiſément gagner les ſiennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, ſoit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta ſon indolence ordinaire ſur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître ; & en changeant de maître, elle changea de ſyſtême. Dom

Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie. Il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation : mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagemens des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'An-

gleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé ; le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faiſoit éprouver, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les continuer. Il n'étoit pas poſſible que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées ; & qu'elle ne préparât en ſecret, qu'elle ne mûrît à loiſir une vengeance, dont elle pourroit s'aſſurer par une bonne combinaiſon de ſes forces. Toutes ces raiſons faiſoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour ſe maintenir, de s'agrandir ſans ceſſe. Cette néceſſité cruelle ne fut pas ſentie par le conſeil de George III,

aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison ; & il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ? Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre : mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contre eux ; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offroit à ce piège : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissances des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vou-

loit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger ; il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux intérêts de ſon pays. Mais quelle que fût la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haîne la plus aveugle, la plus injuſte, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talent.

Quoi qu'il en ſoit, la première démarche du nouveau miniſtère, fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne, & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournèrent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette iſle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies ; on s'aſſureroit l'empire du golfe du Mexique ; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi, principalement riche du produit de ſes douanes ; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au

vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-bien conduites que celles de mer. Si Albe-

marle, qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commiſſion dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La ſimple muraille sèche qui la couvroit ne pouvoit pas réſiſter vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conſeils, la régence, que ce ſuccès facile mettoit dans ſes mains, auroient décidé la capitulation du Morro. A tout évènement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſemens qu'elle reçut de la ville durant le ſiège; & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Morro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui ſe trouvoit à ſa portée étoit malſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les ſoutenir, un corps de quinze cens hommes ſur la hauteur d'Aroſteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, abſolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer,

étoient continuellement expoſées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſteguy, auroit dû placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme inveſtie, & très-certainement affamée, empêché tout tranſport d'effets dans les terres, & communiqué avec Aroſteguy moins dangereuſement, que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour ſoutenir ce corps avancé.

Le ſiège du Morro fut fait ſans tranchée. Le ſoldat cheminoit vers le foſſé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des ſacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, ineſtimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une conſommation prodigieuſe.

Le général Anglois ayant perdu la plus

grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc ; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siège, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les règles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défenſe de la place, & qu'il étoit important de ſauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorſqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombâſſent dans les mains de l'ennemi.

La deſtruction du corps Anglois placé à Aroſteguy, où il ne pouvoit être ſecouru, étoit très-facile. Ce ſuccès auroit gêné les aſſiégeans dans leur approviſionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagnoles. Bien loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas, même en plaine, un ſeul de leurs détachemens tous compoſés d'infanterie; quoiqu'on eût à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre;

& cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration, de faire passer le trésor du prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé, un bloc de rocher pointu & isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la brèche, & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passèrent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils montèrent sur la brèche, assurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouvèrent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco, averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver la place : mais il fut tué en arrivant ; & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvemens d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand évé-

nement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'ifle entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de fon expédition.

XVII. Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les ifles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur efpagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix auffi néceffaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Verfailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniftres qui gouvernoient alors l'Angleterre, confentoient à l'accorder: mais les conditions paroiffoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des fuccès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût fon ambition, elle ne pouvoit fe flatter de tout retenir. On foupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit fes conquêtes feptentrionales qui ne lui donnoient que des efpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tien-

droit aux riches colonies, aux colonies à ſucre, qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation de ſes finances paroiſſoit l'exiger. L'augmentation de ſes douanes qui étoit une ſuite néceſſaire de ce ſyſtême, devenoit la meillure caiſſe d'amortiſſement qu'on pût imaginer ; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été ſuivi de trois autres fort conſidérables. Le premier de dépouiller une puiſſance rivale, & redoutable malgré ſes fautes, de la plus riche branche de ſon commerce. Le ſecond de la conſumer à la défenſe du Canada, colonie ruineuſe par ſa ſituation, pour une nation accoutumée à négliger ſa marine. Le troiſième de tenir dans une dépendance plus étroite & plus aſſurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu beſoin d'appui, contre un voiſin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conſeil de George III auroit cru devoir rendre à ſes ennemis un mauvais pays du continent, & garder des iſles opulentes, il n'auroit peut-être oſé

ſuivre un plan ſi judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des miniſtres ne ſont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en puniſſent. En Angleterre, les fautes du gouvernement ſont preſque toujours celles de la nation, qui veut qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des conditions de la dernière paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de ferocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leur cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondans, intéreſſés à leur procurer des ſecours prompts & conſidérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les

accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des ſpectacles effrayans qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à ſucre, contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de deſirer la conquête des établiſſemens de leurs voiſins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuſe à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de ſupériorité ſur celles des Anglois, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir la concurrence. Leurs aſſociés penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta d'une conduite ſi oppoſée, que la nation indifférente pour les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on ſe peigne la ſituation d'un homme éclairé, qui ſent tous les avantages d'un projet auquel les idées fauſſes d'une multitude aveugle le forcent de renoncer, pour ſe livrer de préférence à des vues inſenſées qui

qui croiſent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'expoſent s'il s'y refuſe; à côté d'un ſouverain qui l'éloignera, ſi ſes ſujets révoltés s'obſtinent à le vouloir, & qui ne garantira pas ſa tête, s'ils portent la fureur juſqu'à la demander; entre l'orgueil mal-entendu qui l'attache à ſa place, & une fierté digne d'éloges qui l'attache à ſa réputation; ſeul, retiré dans ſon cabinet, délibérant ſur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris & du tumulte d'une populace dont ſa maiſon eſt entourée & qui menace de l'incendier. Telle eſt l'alternative où ſe ſont trouvés & où ſe trouveront encore ceux qui conduiſent les affaires dans les états libres. Il n'y a preſque pas une ſeule circonſtance dans ce monde où le bien ne ſe trouve entre deux inconvéniens. Le courage conſiſte à s'y conformer, au haſard de ce qui peut en arriver: mais ce courage eſt-il bien commun?

Les miniſtres qui, en Angleterre, ne peuvent ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec

succès contre sa haîne, tournèrent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale, & trouvèrent la France & l'Espagne disposées à adopter ce système. Les cours de Madrid & de Versailles cédèrent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient possédé depuis la rivière Saint-Laurent, jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle consentit aussi que les Anglois gardâssent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII. Le ministère Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.

Dès ce moment il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance

plus douce, ou par l'image & l'efpérance de la liberté; inviter les Efpagnols à fecouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer fes colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de brifer les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus juftes que les autres peuples monarchiftes, ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppreffion du Nouveau-Monde, & à faire ceffer les préjudices qu'elle caufe à l'Europe en particulier.

Tous les fujets qui font la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens & fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des foldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre & penfer en hommes, au lieu d'obéir & fervir en brutes; une multitude d'ouvriers fans travail; de cultivateurs fans terre; d'hommes éclairés fans emploi; des milliers de malheureux, auroient volé dans

ces régions qui ne demandent que des habitans justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appellé de ces paysans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre-humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux: mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & rafinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois feroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de sapper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent; tandis que ceux de l'ambitieux, de

l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carrière des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais que produisit le dernier embrâsement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espèce humaine ? Il ravagea les quatre parties du monde ; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent, & leur postérité gémira long-tems, sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation même que la victoire suivit par-tout, trouva sa ruine dans ses triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne passoit pas 1,617,087,060 livres, s'élevoit à la conclusion de la paix à 3,330,000,000 livres, pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est tems de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de

l'Amérique, ſource de tant de querelles, de négociations & de réflexions, ſont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, ſans exagération, comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixième Livre.

B

C

D

E

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

Fin de la Table des matières du Tome cinquième.

